

Concordance entre l'EMV et l'Évangile

Table des matières

Concordance entre l'EMV et l'Évangile	1
EMV 18 – Pourquoi Marie n'a rien dit de sa grossesse à Joseph	1
EMV 26 – Joseph demande pardon à Marie – Évangile selon Matthieu 1, 18-25..	3
EMV 41 – Le recouvrement de Jésus au Temple – Luc 2, 42-51	7
EMV 205 – Le fils prodigue – Luc 15, 11-32	15
EMV 266 – La question de Jean-Baptiste – Es-tu celui qui doit venir ? Matthieu 11, 1-30.....	19
EMV 269 – Qui sont ma mère ? Qui sont mes frères ? – Matthieu 12, 46-50.....	27
EMV 281 – La parabole des talents	29
EMV 330 – « Heureuse la mère qui t'a porté en elle » - Luc 11, 27-28.....	33
EMV 331 – Guérison de la fille de la femme cananéenne – Matthieu 15 23-31 et Marc 7 24-30.....	34
EMV 377 – Marie a choisi la meilleure part – Luc 10,38-42.....	44
EMV 464 – La tentative de couronnement du Christ – Jean 6, 14-15.....	47
EMV 494 – La femme adultère – Jean 8, 1-11.....	64
EMV 548 – Les larmes de Jésus au tombeau de Lazare.....	69
EMV 576 – Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux – Matthieu 19, 13-30.....	72

EMV 18 – Pourquoi Marie n'a rien dit de sa grossesse à Joseph

18.7 Marie dit :

« Ma chère fille, à la fin de l'extase qui m'avait comblée d'une joie inexprimable, j'ai retrouvé mes sens de la terre ; la première pensée, perçante comme une épine de rose, qui a traversé mon cœur entouré des roses de l'Amour divin devenu mon époux depuis quelques instants, fut la pensée de Joseph.

Je l'aimais désormais, mon saint et prévenant gardien. Depuis le moment où la volonté de Dieu, par l'intermédiaire de la parole de son prêtre, avait voulu que je devienne l'épouse de Joseph, j'avais pu connaître et apprécier la sainteté de ce juste. A ses côtés, j'avais senti disparaître mon désarroi d'orpheline et je n'avais plus regretté l'asile du Temple que j'avais perdu. Il avait pour moi la douceur de mon père disparu. Je me sentais autant en sécurité près de lui qu'auprès du prêtre. Toute hésitation avait disparu, et pas cela seulement : elle s'était tellement éloignée de mon cœur de vierge

que je l'avais même oubliée. J'avais compris qu'aucune hésitation, aucune crainte ne se justifiait à l'égard de Joseph. La virginité que j'avais confiée à Joseph était plus en sécurité qu'un enfant dans les bras de sa mère.

18.8 Mais comment lui apprendre que j'allais être mère ? Je cherchais les mots pour le lui annoncer... difficile recherche ! Je ne voulais pas me flatter du don de Dieu, et je ne pouvais en aucune façon justifier ma maternité sans préciser : " Le Seigneur m'a aimée entre toutes les femmes et de moi, sa servante, il a fait son épouse. " Par ailleurs, je me refusais à le tromper en lui dissimulant mon état.

Mais, pendant que je priais, l'Esprit Saint dont j'étais remplie m'avait conseillé : " Tais-toi. Laisse-moi le soin de te justifier auprès de ton époux. " Quand ? Comment ? Je ne l'avais pas demandé. Je m'étais toujours fiée à Dieu comme une fleur se fie à l'eau qui l'abreuve. Jamais l'Eternel ne m'avait laissée sans son aide. Sa main m'avait soutenue, protégée, guidée jusqu'alors. Il allait encore le faire.

18.9 Ma fille, comme elle est belle et réconfortante, la foi en notre bon Dieu éternel ! Il nous prend dans ses bras comme en un berceau, nous porte comme une barque au port lumineux du Bien, nous réchauffe le cœur, nous console, nous nourrit, nous procure repos, joie et lumière, et il nous guide. La confiance en Dieu, c'est tout, et Dieu donne tout à ceux qui mettent en lui leur confiance. Il se donne lui-même.

Ce soir-là, j'ai porté ma confiance de créature à la perfection. Je pouvais désormais le faire, puisque Dieu était en moi. J'avais d'abord eu la confiance de la pauvre créature que j'étais : toujours moins que rien, même si j'étais celle qui est aimée au point d'être l'Immaculée. Mais j'avais maintenant une confiance di-vine, car Dieu était à moi : mon Epoux, mon Fils ! Quelle joie ! Etre unie à Dieu ! Non pas pour ma gloire, mais pour l'aimer dans une union totale, et pouvoir lui dire : " Toi, toi seul qui es en moi, agis avec ta divine perfection en tout ce que je fais. "

S'il ne m'avait pas dit : " Tais-toi ", j'aurais peut-être osé, face contre terre, annoncer à Joseph : " L'Esprit est entré en moi et je porte en moi le Germe de Dieu. " Et il m'aurait cru, parce qu'il m'estime et parce que, comme tous ceux qui ne mentent jamais, il ne pouvait croire que les autres mentent. Oui, pour lui épargner la douleur à venir, j'aurais surmonté ma répugnance à m'attribuer une telle louange. Mais j'ai obéi au commandement de Dieu.

A partir de ce moment et des mois durant, j'ai senti la pre-mière blessure me faire saigner le cœur. C'était ma première douleur de corédemptrice. Je l'ai supportée et offerte en réparation, et aussi pour vous donner une règle de vie dans des moments analogues de souffrance lorsque vous devez garder le silence sur un événement qui vous montre sous un jour défavorable à ceux qui vous aiment.

18.10 Remettez à Dieu la garde de votre bonne réputation et des affections qui vous tiennent à cœur. Méritez par une vie sainte la protection de Dieu, et avancez tranquillement. Même si le monde entier était contre vous, lui vous défendrait auprès de ceux qui vous aiment et fera jaillir la vérité.

Maintenant, ma fille, repose-toi. Et sois toujours davantage ma fille. »

EMV 26 – Joseph demande pardon à Marie – Evangile selon Matthieu 1, 18-25

Dans les évangiles : M 1,18-25

Or, voici comment fut engendré Jésus Christ : Marie, sa mère, avait été accordée en mariage à Joseph ; avant qu'ils aient habité ensemble, elle fut enceinte par l'action de l'Esprit Saint. Joseph, son époux, qui était un homme juste, et ne voulait pas la dénoncer publiquement, décida de la renvoyer en secret. Comme il avait formé ce projet, voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse, puisque l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus (c'est-à-dire : Le-Seigneur-sauve), car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Tout cela est arrivé pour que soit accomplie la parole du Seigneur prononcée par le prophète : Voici que la Vierge concevra, et elle enfantera un fils ; on lui donnera le nom d'Emmanuel, qui se traduit : « Dieu-avec-nous » Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse, mais il ne s'unifia pas à elle, jusqu'à ce qu'elle enfante un fils, auquel il donna le nom de Jésus.

EMV 26 – Joseph demande pardon à Marie

26.1 Après cinquante-trois jours, la Mère recommence à se montrer par cette vision qu'elle me dit de noter dans ce livre. La joie renaît en moi, car voir Marie c'est posséder la Joie.

26.2 Je vois donc le petit jardin de Nazareth. Marie file à l'ombre d'un pommier très touffu et croulant de fruits qui commencent à rougir et ressemblent à autant de joues d'enfant roses et rondes.

Mais Marie n'a pas ces belles couleurs. Sa bonne mine, ses joues rouges d'Hébron ont disparu. Son visage est pâle comme de l'ivoire, et seules ses lèvres y dessinent une courbe de léger corail. Sous ses paupières abaissées, deux ombres obscures, et le bord des yeux est gonflé comme lorsqu'on a pleuré. Je ne vois pas ses yeux parce qu'elle penche légèrement la tête, attentive à son travail et plus encore prise par des pensées attristantes, car je l'entends soupirer comme quelqu'un dont le cœur est blessé.

Elle est tout habillée de blanc, de lin blanc : il fait en effet très chaud, même si la fraîcheur encore intacte des fleurs m'indique que c'est le matin. Elle a la tête nue et le soleil, qui joue avec le feuillage du pommier qu'une brise légère soulève, et qui filtre en faisant des traînées de lumière sur la terre brune des parterres, dessine des ronds de lumière sur sa tête blonde et sur ses cheveux qui prennent des reflets d'or pur.

Il ne vient aucun bruit ni de la maison ni des alentours. On n'entend rien d'autre que le murmure du filet d'eau qui descend dans la vasque au fond du jardin.

26.3 Un coup frappé énergiquement à la porte de la maison fait sursauter Marie. Elle pose de côté sa quenouille et son fuseau et se lève pour aller ouvrir. Son vêtement a beau être souple et ample, il ne parvient pas à dissimuler la rondeur de son bassin.

Elle se trouve face à Joseph. Marie pâlit jusqu'aux lèvres. Son visage ressemble maintenant à une hostie tant il est exsangue. Le regard de Marie est triste et interrogatif. Le regard de Joseph paraît suppliant. Ils se regardent en silence. Enfin, Marie parle :

« A cette heure-ci, Joseph ? Tu as besoin de quoi que ce soit ? Que veux-tu me dire ? Viens. »

Joseph entre et referme la porte. Il ne dit toujours rien.

« Parle, Joseph, qu'est-ce que tu veux ?

– Ton pardon. »

Joseph s'incline comme s'il voulait s'agenouiller, mais Marie, qui ne le touche habituellement qu'avec beaucoup de réserve, le saisit résolument par les épaules et l'en empêche.

Le visage de Marie change plusieurs fois de couleur, il est tantôt rouge, tantôt aussi blanc que neige comme avant.

« Mon pardon ? Je n'ai rien à te pardonner, Joseph. Je dois seulement te remercier encore pour tout ce que tu as fait ici en mon absence et pour l'amour que tu me portes. »

Joseph la regarde, et je vois deux grosses larmes se former dans la cavité de son œil profond, y rester comme sur le bord d'un vase puis rouler sur ses joues et sa barbe.

« Pardon, Marie. J'ai manqué de confiance en toi. Maintenant, je sais. Je suis indigne d'avoir un tel trésor. J'ai manqué de charité, je t'ai accusée dans mon cœur, je t'ai accusée sans justice parce que je ne t'avais pas demandé la vérité. J'ai fauté envers la Loi de Dieu en ne t'aimant pas comme je me serais aimé...

– Oh non, tu n'as pas péché !

– Si, Marie. Si j'avais été accusé d'un tel crime, je me serais défendu. Toi... Je ne t'ai pas permis de te défendre, car j'allais prendre des décisions sans t'interroger. J'ai péché contre toi en te faisant l'offense d'un soupçon. Un soupçon, c'est déjà une offense, Marie. Celui qui suspecte ne sait pas. Moi, je ne t'ai pas connue comme je

l'aurais dû. Mais pour la douleur que j'ai endurée... trois jours de supplice, pardonne-moi, Marie.

– Je n'ai rien à te pardonner. C'est à moi, au contraire, de te demander pardon pour la souffrance que je t'ai causée.

– Ah oui, quelle souffrance, quelle souffrance ! Vois, ce matin, on m'a dit que j'avais des cheveux blancs aux tempes et des rides sur le visage. Ces journées m'ont fait vieillir de dix ans ! 26.4 Mais pourquoi, Marie, as-tu été humble au point de cacher ta gloire, à moi ton époux, et permettre ainsi que je te suspecte ? »

Joseph n'est pas à genoux, mais il est si penché que cela revient au même. Marie pose sa main sur sa tête et sourit. On dirait qu'elle l'absout. Elle dit alors :

« Si mon humilité n'avait pas été aussi parfaite, je n'aurais pas mérité de concevoir le Très-Haut, qui vient effacer le péché d'orgueil qui a détruit l'homme. D'ailleurs, je n'ai fait qu'obéir... C'est Dieu qui m'a demandé cette obéissance... Elle m'a tellement coûté... pour toi, pour la souffrance que tu allais éprouver. Mais il fallait que je me taise. Je suis la servante de Dieu, et les serviteurs ne discutent pas les ordres qu'ils reçoivent : ils les exécutent, Joseph, même si cela leur fait verser des larmes de sang. »

A ces mots, Marie pleure doucement, si doucement que Joseph, qui est tout incliné, ne s'en rend pas compte avant qu'une larme ne tombe par terre. Il lève alors la tête et – c'est bien la première fois que je le vois faire ce geste –, il serre les petites mains de Marie dans ses mains fortes et hâlées et dépose un baiser au bout de ses doigts fins et roses, qui sortent comme autant de boutons de pêcher de l'étreinte des mains de Joseph.

26.5 « Maintenant, il va falloir faire face, parce que... »

Joseph ne termine pas sa phrase, mais contemple le corps de Marie qui rougit comme une pivoine et s'assied aussitôt pour ne pas exposer davantage ses formes au regard qui l'observe.

« Il faudra faire vite. Je viendrai ici... Nous accomplirons le rite du mariage... la semaine prochaine, ça te va ?

– Tout ce que tu fais est bien, Joseph. Tu es le chef de famille, et moi je suis ta servante.

– Non, c'est moi qui suis ton serviteur. Je suis le bienheureux serviteur de mon Seigneur qui grandit dans ton sein. Tu es bénie entre toutes les femmes d'Israël. Nous aviserons ta parenté ce soir même. Et après... quand je serai ici, nous travaillerons pour tout préparer à sa venue... Ah, comment recevoir Dieu chez moi ? Tenir Dieu dans mes bras ? Je vais en mourir de joie ! Je ne pourrai jamais le toucher !

– Tu le pourras, comme moi, avec la grâce de Dieu.

– Mais toi, c'est toi. Moi, je ne suis qu'un pauvre homme, le plus pauvre des fils de Dieu...

– Jésus vient pour nous, les pauvres, pour nous rendre riches en Dieu, il vient chez nous deux parce que nous sommes les plus pauvres et que nous le reconnaissons. Réjouis-toi, Joseph. La race de David a le Roi qu'elle attendait et notre maison devient plus somptueuse que le palais de Salomon : le Ciel, en effet, y sera présent et nous partagerons avec Dieu le secret de paix que les hommes connaîtront plus tard. Il grandira au milieu de nous, nos bras serviront de berceau au Rédempteur qui s'annonce et notre fatigue lui procurera sa nourriture... Oh, Joseph, nous entendrons la voix de Dieu nous appeler " père et mère ! " Ah... »

Marie pleure de joie, et ce sont des larmes de bonheur. Joseph, agenouillé à ses pieds désormais, pleure lui aussi ; sa tête est presque cachée dans l'ample vêtement de Marie qui descend en plis sur le pauvre carrelage de la pièce.

La vision s'arrête là.

L'attitude de Marie

Foi, charité et humilité pour recevoir Dieu

26.6 Marie dit :

« Que personne n'interprète ma pâleur de façon erronée. Elle ne provenait pas de quelque crainte humaine. Humainement, j'aurais dû m'attendre à être lapidée. Mais je n'en avais pas peur. Je souffrais de la douleur de Joseph. Même la pensée qu'il pouvait m'accuser ne me troublait pas. Il me déplaisait seulement qu'il puisse le faire par un excès de rigueur. Lorsque je l'ai vu, cela m'a donné un coup au cœur. C'était le moment où ce juste aurait pu offenser la justice en manquant à la charité. Et que ce juste y manque – alors que cela ne lui arrivait jamais –, voilà qui m'aurait fait extrêmement souffrir.

26.7 Si je n'avais pas porté l'humilité à son extrême limite, comme je l'ai dit à Joseph, je n'aurais pas mérité de porter en moi celui qui, pour effacer l'orgueil de la race humaine, s'anéantissait jusqu'à devenir homme alors qu'il était Dieu.

26.8 Si je t'ai montré cette scène qu'aucun évangile ne relate, c'est que je veux attirer l'attention des hommes, trop étrangère aux conditions essentielles pour plaire à Dieu et accueillir sa venue continue dans leur cœur.

Foi. Joseph a cru aveuglément aux paroles du messenger céleste. Il ne demandait qu'à croire, parce qu'il était sincèrement convaincu que Dieu est bon et que le Seigneur ne lui aurait pas fait subir, à lui qui avait espéré en Dieu, la douleur d'être trahi, déçu, méprisé par son prochain. Il ne demandait qu'à croire en moi car, honnête comme il

l'était, il ne pouvait penser sans souffrir que d'autres puissent ne pas l'être. Il vivait la Loi, or la Loi dit : " Tu aimeras ton prochain comme toi-même. " Nous nous aimons tellement que nous nous croyons parfaits, même quand ce n'est pas le cas. Alors, pourquoi cesser d'aimer notre prochain quand on le pense imparfait ?

Charité absolue, charité qui sait pardonner, qui veut pardonner. Pardonner d'avance, en excusant dans son cœur les défauts de l'autre. Pardonner immédiatement, en accordant au coupable toutes les circonstances atténuantes.

Humilité aussi absolue que la charité. Savoir reconnaître ses manquements – ne serait-ce qu'une simple pensée – et ne pas avoir l'orgueil, pire encore que la faute précédente, de ne pas vouloir reconnaître : " Je me suis trompé. " Dieu excepté, tout le monde se trompe. Qui donc peut prétendre : " Je ne me trompe jamais " ? Une forme d'humilité est encore plus difficile : celle qui sait taire les merveilles que Dieu accomplit en nous, quand ce n'est pas nécessaire de le faire pour l'en louer, afin de ne pas déprécier l'autre, qui n'a pas reçu ces dons particuliers de Dieu. S'il le veut – s'il le veut ! –, Dieu se révèle lui-même dans son serviteur. Elisabeth m'a " vue " telle que j'étais, mon époux m'a connue pour ce que j'étais lorsque l'heure vint pour lui de le savoir.

26.9 Laissez au Seigneur le soin de vous proclamer ses serviteurs. Il y met un empressement plein d'amour, car chaque personne qu'il élève à une mission particulière est une gloire nouvelle ajoutée à sa propre gloire infinie ; c'est en effet le témoignage de ce qu'est l'homme tel que Dieu le voulait : une perfection mi-neure qui reflète son Auteur. Demeurez dans l'ombre et le silence, vous les privilégiés de la grâce, pour pouvoir entendre les paroles uniques qui sont " vie ", et pour pouvoir mériter d'avoir au-dessus de vous et en vous le Soleil qui resplendit éternellement.

Oh ! Lumière bienheureuse qui es Dieu, qui fais la joie de tes serviteurs, resplendis sur eux ; qu'ils exultent en toute humilité et te louent, toi, toi seul, qui disperses les superbes, mais élèves les humbles qui t'aiment aux splendeurs de ton Royaume. »

EMV 41 – Le recouvrement de Jésus au Temple – Luc 2, 42-51

Luc 2,42-51

Quand il eut douze ans, ils montèrent en pèlerinage suivant la coutume. À la fin de la fête, comme ils s'en retournaient, le jeune Jésus resta à Jérusalem à l'insu de ses parents. Pensant qu'il était dans le convoi des pèlerins, ils firent une journée de chemin avant de le chercher parmi leurs parents et connaissances. Ne le trouvant pas, ils retournèrent à Jérusalem, en continuant à le chercher. C'est au bout de trois jours qu'ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs de la Loi : il les écoutait et leur posait des questions, et tous ceux qui l'entendaient s'extasiaient sur son intelligence et sur ses réponses. En le voyant, ses parents furent frappés d'étonnement, et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois comme ton père et moi, nous avons souffert en te cherchant ! » Il leur dit : « Comment se fait-il que vous m'ayez cherché ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon

Père ? » Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Il descendit avec eux pour se rendre à Nazareth, et il leur était soumis. Sa mère gardait dans son cœur tous ces événements.

Jésus parmi les docteurs

(...) Je me rends compte que je me trouve dans l'enceinte du Temple de Jérusalem. Je vois des pharisiens en longs vêtements flottants, des prêtres vêtus d'habits de lin avec une plaque de métal précieux au sommet de la poitrine et sur le front et d'autres points qui luisent çà et là sur leurs vêtements très amples et blancs que retient à la taille une ceinture de grand prix. Il y en a aussi d'autres, moins chamarrés, mais qui doivent eux aussi appartenir à la caste sacerdotale et qui sont entourés de disciples plus jeunes. Je comprends qu'il s'agit des docteurs de la Loi. Je me sens perdue au milieu de tous ces personnages, d'autant plus que je ne sais pas bien ce que j'ai à faire là dedans.

41.3 Je m'approche d'un groupe de docteurs où une discussion théologique s'est engagée. Une grande foule en fait de même.

Parmi les « docteurs », il y a un groupe à la tête duquel se trouve un certain Gamaliel avec un autre, âgé et presque a-veugle, qui soutient Gamaliel au cours de la discussion. J'entends qu'on l'appelle Hillel (je mets le H parce que j'entends une aspiration au début de son nom), et il paraît être le maître ou le parent de Gamaliel parce que ce dernier le traite avec confiance et respect en même temps. Le groupe de Gamaliel a des vues plus larges, alors qu'un autre groupe, le plus nombreux, est dirigé par un certain Chammaï et se caractérise par cette intransigeance haineuse et rétrograde que l'Évangile met si bien en lumière.

Gamaliel, entouré d'un groupe important de disciples, traite de la venue du Messie. S'appuyant sur la prophétie de Daniel, il soutient que le Messie doit être déjà né. En effet, depuis une dizaine d'années environ, les soixante-dix semaines indiquées par la prophétie sont accomplies, à dater du décret de reconstruction du Temple. Chammaï le combat en affirmant que s'il est vrai que le Temple a été reconstruit, il n'en est pas moins vrai que l'esclavage d'Israël n'a fait que croître et que la paix qu'aurait dû apporter celui que les prophètes appellent « le Prince de la paix » est bien loin de régner dans le monde, et spécialement à Jérusalem opprimée par un ennemi qui ose pousser sa domination jusque dans l'enceinte du Temple dominée par la Tour Antonia, remplie de légionnaires romains prêts à apaiser par l'épée tout soulèvement patriotique.

La discussion, pleine d'ergoteries, traîne en longueur : chaque maître fait étalage d'érudition, moins pour vaincre son rival que pour s'imposer à l'admiration des auditeurs. Cette intention est évidente.

41.4 Du groupe compact de ses fidèles sort une fraîche voix d'enfant :

« C'est Gamaliel qui a raison. »

Mouvement de la foule et du groupe des docteurs. On cherche l'intervenant. Mais nul besoin de le chercher, il ne se cache pas. Il se fraye un chemin et s'approche du groupe des " rabbis ". Je reconnais mon Jésus adolescent. Il est sûr de lui et franc, avec des yeux qui pétillent d'intelligence.

« Qui es-tu ? lui demande-t-on.

– Un fils d'Israël venu accomplir ce que la Loi ordonne. »

La réponse hardie et pleine d'assurance le rend sympathique et lui vaut des sourires d'approbation et de bienveillance. On s'intéresse au petit israélite :

« Comment t'appelles-tu ?

– Jésus de Nazareth. »

La bienveillance s'atténue dans le groupe de Chammaï. Mais Gamaliel, mieux disposé, poursuit le dialogue en même temps que Hillel. Ou plutôt c'est Gamaliel qui, respectueusement, con-seille au vieillard :

« Demande quelque chose à l'enfant.

– Sur quoi fonde-tu ta certitude ? » demande Hillel.

(Je mets les noms en tête des réponses pour abrégé et pour que ce soit plus clair).

Jésus : « Sur la prophétie qui ne peut faire erreur sur l'époque et les signes qui l'ont accompagnée quand ce fut le moment de sa réalisation. C'est vrai que César nous domine. Mais le monde jouissait d'une telle paix et la Palestine était si calme quand expirèrent les soixante-dix semaines qu'il fut possible à César d'ordonner un recensement dans ses domaines. Il ne l'aurait pas pu s'il y avait eu la guerre dans l'Empire et des soulèvements en Palestine. De même que ce temps était accompli, on arrive à la fin de l'autre intervalle de temps de soixante-deux semaines plus une depuis l'achèvement du Temple, pour que le Messie soit consacré et que se réalise la suite de la prophétie pour le peuple qui ne l'a pas accepté. Pouvez-vous avoir des doutes ? Ne vous rappelez-vous pas l'étoile que virent les sages d'Orient et qui alla justement se poser dans le ciel de Bethléem de Juda ? Oubliez-vous que les prophéties et les visions, depuis Jacob et par la suite, indiquent ce lieu comme destiné à accueillir la naissance du Messie, arrière-petit-fils de Jacob, par David qui était de Bethléem ? Ne vous rappelez-vous pas Balaam ? " Une étoile naîtra de Jacob. " Les sages d'Orient, auxquels la pureté et la foi gardaient ouverts les yeux et les oreilles, ont vu l'étoile et ont compris son nom : " Messie " et ils sont venus adorer la Lumière allumée dans le monde. »

41.5 Chammaï, le regard livide : « Tu affirmes que le Messie est né au temps de l'étoile à Bethléem Ephrata ? »

Jésus : « Je l'affirme. »

Chammaï : « Alors il n'existe plus. Ignores-tu, mon enfant, qu'Hérode a fait tuer tous les garçons d'un jour à deux ans de Bethléem et des environs ? Toi qui connais si bien les Ecritures, tu dois aussi savoir cela : " Un cri s'est élevé... C'est Rachel qui pleure ses enfants. " Les vallées et les collines de Bethléem qui ont recueilli les pleurs de Rachel mourante sont restées remplies de ces pleurs, et les mères en ont fait de même sur leurs fils massacrés. Parmi elles, il y avait certainement aussi la Mère du Messie. »

Jésus : « Tu te trompes, vieillard. Les pleurs de Rachel se sont changés en hosanna, parce que là où elle avait mis au jour " le fils de sa douleur ", la nouvelle Rachel a donné au monde le Benjamin du Père céleste, le Fils de sa droite, celui qui est destiné à rassembler les peuples sous son sceptre et à le libérer de la plus terrible des servitudes. »

Chammaï : « Et comment, s'il a été tué ? »

Jésus : « N'as-tu pas lu, en parlant d'Elie, qu'il fut enlevé dans un char de feu ? Par conséquent le Seigneur Dieu ne pourrait-il pas avoir sauvé son Emmanuel pour qu'il devienne le Messie de son peuple ? Lui qui a ouvert la mer devant Moïse afin qu'Israël rejoigne sa terre à pied sec, n'aurait-il donc pas pu envoyer ses anges sauver son Fils, son Christ, de la férocité de l'homme ? En vérité je vous le dis : le Christ vit et il est parmi vous, et quand son heure sera venue, il se manifestera dans toute sa puissance. »

En disant ces mots que je souligne, Jésus a dans la voix un éclat qui remplit l'espace. Ses yeux brillent encore plus fort et, avec quelque chose d'impérieux, comme poussé par la promesse, il tend le bras et la main droite comme pour un serment. C'est un enfant, mais il est aussi solennel qu'un homme.

41.6 Hillel : « Mon enfant, qui t'a enseigné ces paroles ? »

Jésus : « L'Esprit de Dieu. Je n'ai pas de maître humain. C'est la parole de Dieu que vous entendez de ma bouche. »

Hillel : « Viens parmi nous, que je te voie de près, mon enfant ! Que mon espérance se ravive au contact de ta foi et que mon âme s'illumine au soleil de la tienne ! »

On fait asseoir Jésus sur un siège élevé entre Gamaliel et Hillel et on lui apporte des rouleaux pour qu'il les lise et les explique. C'est un examen en règle. La foule se presse et écoute.

La voix enfantine de Jésus lit :

« “ Console-toi, ô mon peuple. Parlez au cœur de Jérusalem, consolez-la car son esclavage est fini... Voix de quelqu'un qui crie dans le désert : préparez les chemins du Seigneur... Alors apparaîtra la gloire du Seigneur... ” »

Chammaï : « Tu vois bien, Nazaréen ! On y parle d'esclavage fini. Or jamais nous n'avons été aussi esclaves qu'à notre époque. Et on y parle d'un précurseur. Où est-il donc ? Tu dis n'importe quoi ! »

Jésus : « Je te dis que c'est à toi plus qu'aux autres que s'a-dresse l'invitation du Précurseur. A toi et à tes semblables. Autrement tu ne verras pas la gloire du Seigneur et tu ne comprendras pas la parole de Dieu, car la bassesse, l'orgueil, l'hypocrisie t'empêcheront de voir et d'entendre. »

Chammaï : « C'est ainsi que tu parles à un maître ? »

Jésus : « C'est ainsi que je parle et que je parlerai jusqu'à ma mort. Car au-dessus de mon intérêt il y a celui du Seigneur et l'amour pour la Vérité dont je suis le Fils. Et j'ajoute pour toi, rabbi, que l'esclavage dont parle le prophète et dont je parle moi aussi, n'est pas celui que tu crois, de même que la royauté n'est pas celle à laquelle tu penses. Au contraire, c'est par les mérites du Messie que l'homme sera libéré de l'esclavage du Mal qui le sépare de Dieu ; le signe du Christ s'imprimera sur les âmes libérées de tout joug et elles deviendront des sujets de son Royaume éternel. Toutes les nations inclineront la tête, ô race de David, devant le Germe né de toi et devenu l'arbre qui recouvre toute la terre et s'élève jusqu'au ciel. Au Ciel et sur la terre toute bouche louera son nom et tout genou fléchira devant l'Oint de Dieu, le Prince de la paix, le Chef, celui qui enivrera de lui-même toute âme fatiguée et rassasiera toute âme affamée, le Saint qui conclura une alliance entre la terre et le Ciel. Non pas comme celle qui fut conclue avec les Pères d'Israël quand Dieu les fit sortir d'Egypte, en les traitant encore comme des serviteurs, mais en gravant la pensée de la paternité céleste dans les âmes des hommes par la grâce nouvellement versée en eux par les mérites du Rédempteur. Par lui, tous les bons connaîtront le Seigneur, et le Sanctuaire de Dieu ne sera plus abattu ni détruit. »

Chammaï : « Mais ne blasphème pas, mon enfant ! Rappelle-toi Daniel. Il dit qu'après la mort du Christ, le Temple et la Cité seront détruits par un peuple et un chef qui viendra. Or toi, tu soutiens que le Sanctuaire de Dieu ne sera plus abattu ! Respecte les prophètes ! »

Jésus : « En vérité, je te dis qu'il y a Quelqu'un de plus grand que les prophètes ; tu ne le connais pas et ne le connaîtras pas parce qu'il te manque le désir de le connaître. Et je t'affirme que tout ce que j'ai dit est vrai. Le vrai Sanctuaire ne connaîtra plus la mort mais, comme celui qui le sanctifie, il ressuscitera pour la vie éternelle et à la fin des jours du monde, il vivra au Ciel. »

41.7 Hillel : « Ecoute, mon enfant. Aggée dit : “ ... Il viendra, le Désiré des nations. Grande alors sera la gloire de cette maison et de cette dernière plus que de la première. ” Veut-il donc parler du même sanctuaire que toi ? »

Jésus : « Oui, Maître, c'est bien ce qu'il veut dire. Ta droiture t'achemine vers la lumière et moi je te dis : quand le sacrifice du Christ sera accompli, la paix viendra vers toi parce que tu es un israélite juste. »

Gamaliel : « Dis-moi, Jésus. La paix dont parlent les prophètes, comment peut-on l'espérer si la guerre vient détruire ce peuple ? Parle et éclaire-moi, moi aussi. »

Jésus : « Ne te souviens-tu pas, Maître, de ce qu'ont dit ceux qui étaient présents la nuit de la naissance du Christ ? Que les troupes angéliques ont chanté : “ Paix aux hommes de bonne volonté. ” Mais ce peuple ne fait preuve d'aucune bonne volonté et il n'obtiendra pas la paix. Il méconnaîtra son Roi, le Juste, le Sauveur, parce qu'il attend un roi revêtu de la puissance humaine alors qu'il est le Roi de l'esprit. Ce peuple ne l'aimera pas, car le Christ prêchera ce qui ne plaît pas à ce peuple. Le Christ ne combattra pas des ennemis pourvus de chars et de cavalerie, mais les ennemis de l'âme qui inclinent vers des jouissances infernales le cœur de l'homme créé pour le Seigneur. Or ce n'est pas la victoire qu'Israël attend de lui. Il viendra, Jérusalem, ton Roi monté sur l'âne et l'ânon », c'est-à-dire les justes d'Israël et les païens. Mais l'ânon, je vous le dis, lui sera plus fidèle et le suivra en précédant l'ânesse et il grandira sur la voie de la vérité et de la vie. Israël, à cause de sa volonté mauvaise, perdra la paix et souffrira en lui-même, pendant des siècles, ce qu'il a fait souffrir à son Roi qu'il aura réduit à être l'Homme des douleurs dont parle Isaïe. »

41.8 Chammaï : « Ta bouche profère à la fois des enfantillages et des blasphèmes, Nazaréen. Réponds : et où se trouve le Précurseur ? Quand l'avons-nous eu ? »

Jésus : « Il existe. Malachie ne dit-il pas : “ Voici que j'envoie mon ange préparer devant moi le chemin ; alors viendra aussitôt à son Temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange du Testament que vous désirez ardemment ” ? Donc, le Précurseur précède immédiatement le Christ. Il est déjà là, comme le Christ. S'il y avait des années entre celui qui prépare le chemin du Seigneur et le Christ, tous les chemins s'encombrieraient et dévieraient. Dieu le sait et il a décidé que le Précurseur précéderait d'une seule heure le Maître. Quand vous verrez ce Précurseur, vous pourrez dire : “ La mission du Christ est commencée. ” Et je te dis, à toi : le Christ ouvrira beaucoup d'yeux et beaucoup d'oreilles quand il viendra sur ces chemins. Mais ni les tiens ni ceux de tes semblables, car vous lui donnerez la mort en échange de la Vie qu'il vous apporte. Mais lorsque le Rédempteur sera sur son trône et sur son autel, plus haut que ce Temple, plus haut que le tabernacle enfermé dans le Saint des Saints, plus haut que la gloire que soutiennent les chérubins, la malédiction pour les déicides et la vie pour les païens couleront de ses milliers de blessures. Car lui, ô maître qui l'ignores, n'est pas, je le répète, le roi de quelque domination humaine, mais d'un Royaume spirituel, et ses sujets seront uniquement ceux qui sauront renaître spirituellement par amour et, comme Jonas, renaître sur d'autres rivages après une

première naissance : “ ceux qui appartiennent à Dieu ” par la régénération spirituelle advenue par le Christ qui donnera la vraie vie à l’humanité. »

41.9 Chammaï et son entourage : « Ce Nazaréen, c’est Satan ! »

Hillel et les siens : « Non. Cet enfant est un prophète de Dieu. Reste avec moi, mon garçon. Ma vieillesse te transmettra ce qu’elle sait à ton savoir et tu seras Maître du Peuple de Dieu. »

Jésus : « En vérité, je te dis que si beaucoup étaient comme toi, le salut arriverait à Israël. Mais mon heure n’est pas venue. Les voix du Ciel me parlent et c’est dans la solitude que je dois les recevoir jusqu’à ce que mon heure arrive. Alors, c’est de ma bouche et par mon sang que je m’adresserai à Jérusalem, et mon sort sera celui des prophètes lapidés et assassinés par elle. Mais, au-dessus de mon être, il y a le Seigneur Dieu, auquel je me sou mets moi-même pour qu’il fasse de moi l’escabeau de sa gloire, en attendant qu’il fasse du monde un escabeau pour les pieds du Christ. Attendez-moi à mon heure. Ces pierres entendront de nouveau ma voix et frémiront à ma dernière parole. Bienheureux ceux qui, en cette voix, auront écouté Dieu et croiront en lui par son entremise. A ceux-là le Christ donnera son Royaume que votre égoïsme rêve tout humain alors qu’il est céleste. Pour l’avènement de ce Royaume, moi, je dis : “ Voici ton serviteur, Seigneur, venu pour faire ta volonté. Réalise-la entièrement, car je brûle de l’accomplir. ” »

Et ici se termine la vision de Jésus, le visage enflammé d’ardeur spirituelle, tourné vers le ciel, les bras ouverts, debout au milieu des docteurs stupéfaits.

[...]

41.10 Il me faut vous rapporter ici deux choses qui vous intéresseront certainement, et que j’avais décidé d’écrire dès mon réveil. Mais puisqu’il y en a d’autres plus pressantes, j’écrirai plus tard.

[...]

Voici ce que je voulais dire au début :

Vous me demandiez aujourd’hui comment j’avais pu connaître les noms d’Hillel et de Gamaliel ainsi que celui de Chammaï.

C’est la voix que j’appelle “ ma seconde voix ” qui me révèle ces choses. C’est une voix encore moins sensible que celle de mon Jésus et des autres qui dictent. Ces dernières sont des voix, je vous l’ai déjà dit et je vous le répète, que mon entendement spirituel perçoit comme s’il s’agissait de voix humaines. Je les perçois douces ou indignées, fortes ou légères, riantes ou tristes, exactement comme si on parlait tout près de moi. En revanche, cette “ seconde voix ” est comme une lumière, une intuition qui parle dans mon esprit. Je dis bien “ dans ” mon esprit et non pas à mon esprit. C’est une indication.

Ainsi, comme je m'approchais du groupe des gens qui discutaient, sans savoir quel était cet illustre personnage qui parlait avec tant de chaleur à côté d'un vieillard, cette " voix " intérieure me dit : « Gamaliel - Hillel. » Oui, d'abord Gamaliel et ensuite Hillel, je n'ai aucun doute. Pendant que je me demandais qui ils étaient, mon conseiller intérieur me montra le troisième individu antipathique tout juste au moment où Gamaliel l'appelait par son nom. C'est ainsi que j'ai pu savoir qui était l'homme à l'aspect de pharisien.

L'angoisse de la Mère et la réponse du Fils

41.11 Jésus dit :

« Revenons en arrière, très en arrière. Revenons au Temple où, à l'âge de douze ans, je suis en train de discuter. Revenons même sur les chemins qui mènent à Jérusalem et de Jérusalem au Temple.

Tu vois la douleur de Marie lorsque, au moment où les groupes d'hommes et de femmes se réunissent, elle se rend compte que je ne suis pas avec Joseph.

Elle ne s'emporte pas en durs reproches envers son époux. Toutes les femmes l'auraient fait. Elles l'auraient fait pour bien moins que cela, en oubliant que l'homme est toujours le chef de famille.

Mais la douleur qui se manifeste sur le visage de Marie transperce le cœur de Joseph plus qu'aucun reproche. Marie ne s'abandonne pas à des scènes dramatiques. Vous le faites pour bien moins que cela afin qu'on vous remarque et pour vous attirer la pitié. Mais sa douleur contenue est si évidente, à voir le tremblement qui la saisit, la pâleur de son visage, ses yeux dilatés, qu'elle émeut davantage qu'une scène de pleurs et de cris.

Elle ne sent plus la fatigue ni la faim. Pourtant, l'étape avait été longue et depuis si longtemps elle n'avait rien pris ! Mais elle laisse tout : la couchette que l'on préparait, la nourriture qui va être distribuée. Elle revient sur ses pas. C'est le soir et la nuit tombe. Peu importe. Chaque pas la rapproche de Jérusalem. Elle arrête les caravanes, les pèlerins, elle les interroge. Joseph la suit et l'aide. Une journée de marche à rebours, et puis l'angoissante recherche dans toute la ville.

Où, où donc peut être son Jésus ? Dieu permet que, pendant de si longues heures, elle ne sache pas où le chercher. Chercher un enfant au Temple n'avait pas de sens. Que pouvait bien faire un enfant au Temple ? Tout au plus s'il était perdu en ville et y était revenu, porté par ses petits pas, sa voix plaintive aurait appelé sa maman et attiré l'attention des adultes, des prêtres, qui auraient pensé à rechercher ses parents au moyen d'écriteaux apposés sur les portes. Or il n'y avait aucun écriteau. Personne en ville ne savait rien de cet enfant. Beau ? Blond ? Robuste ? Mais il y en a tellement ! C'était insuffisant pour pouvoir affirmer : " Je l'ai vu, il était ici ou là ! "

41.12 Puis, après trois jours - qui symbolisent les trois jours de sa future angoisse, Marie, à bout de forces, pénètre dans le Temple, traverse les cours et les vestibules. Rien. Elle cherche, elle court, la pauvre Maman, partout où elle entend une voix d'enfant. Les bêlements des agneaux eux-mêmes lui paraissent être la voix de celui qu'elle cherche. Mais Jésus ne pleure pas : il enseigne. Voilà que Marie entend, par delà une barrière de personnes, la chère voix qui dit : " Ces pierres frémiront... " Elle tente de se frayer un chemin à travers la foule et elle y réussit après beaucoup d'efforts. Le voilà, son Fils, les bras ouverts, bien droit au milieu des docteurs.

Marie est la Vierge prudente mais, cette fois, le chagrin la fait sortir de sa réserve. C'est un ouragan qui abat tout obstacle. Elle court vers son Fils, l'embrasse en le soulevant de son siège et le pose à terre en s'écriant :

" Oh ! Pourquoi nous as-tu fait cela ? Cela fait trois jours que nous marchons à ta recherche. Ta Mère se meurt de chagrin, mon Enfant. Ton père tombe de fatigue. Pourquoi, Jésus ? "

On ne demande pas " pourquoi " à Celui qui sait. Le " pourquoi " de sa façon d'agir. A ceux qui sont appelés, on ne demande pas " pourquoi " ils laissent tout pour suivre la voix de Dieu. J'étais la Sagesse et je savais. J'étais " appelé " à une mission et je l'accomplissais. Au-dessus du père et de la mère de la terre, il y a Dieu, le Père divin. Ses intérêts dépassent les nôtres, ses affections passent avant toutes les autres. C'est ce que je répons à ma Mère.

Je termine l'enseignement aux docteurs par l'enseignement à Marie, Reine des docteurs. Et elle ne l'a jamais oublié. Le soleil est revenu dans son cœur, tandis qu'elle me tient par la main, humble et obéissant, mais mes paroles lui sont restées au plus profond du cœur. Beaucoup de jours ensoleillés ou nuageux passeront au cours de ces vingt et une années où je serai encore sur terre. Beaucoup de joies et beaucoup de peines et de pleurs alterneront dans son cœur pendant les vingt et une autres années qui suivront, mais elle ne demandera plus : " Pourquoi, mon Fils, nous as-tu fait cela ? "

Apprenez cette leçon, ô hommes arrogants.

41.13 J'ai voulu instruire et éclairer moi-même cette vision, parce que tu n'es pas en état de faire plus. »

EMV 205 – Le fils prodigue – Luc 15, 11-32

Luc 15, 11-32

Jésus dit encore : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : "Père, donne-moi la part de fortune qui me revient." Et le père leur partagea ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait, et partit pour un pays lointain où il dilapida sa fortune en menant une vie de désordre. Il avait tout dépensé, quand

une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla s'engager auprès d'un habitant de ce pays, qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien.

Alors il rentra en lui-même et se dit : "Combien d'ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Traite-moi comme l'un de tes ouvriers." Il se leva et s'en alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de compassion ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : "Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils." Mais le père dit à ses serviteurs : "Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller, mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds, allez chercher le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé." Et ils commencèrent à festoyer.

Or le fils aîné était aux champs. Quand il revint et fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des serviteurs, il s'informa de ce qui se passait. Celui-ci répondit : "Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé ton frère en bonne santé." Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père sortit le supplier. Mais il répliqua à son père : "Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est revenu après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu as fait tuer pour lui le veau gras !" Le père répondit : "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé !" »

EMV 205

205.3 « Ecoutez : voici une belle parabole qui vous guidera par sa lumière en bien des occasions.

Un homme avait deux fils. L'aîné était sérieux, travailleur, affectueux, obéissant. Le second était plus intelligent que son aîné – qui, en vérité, était un peu borné et se laissait guider pour ne pas avoir à se donner la peine de décider par lui-même – ; en revanche, il était aussi rebelle, distrait, dépensier et paresseux, et il aimait le luxe et le plaisir. L'intelligence est un grand don de Dieu, mais c'est un don dont il faut user sagement. Sinon, il en va comme de certains remèdes qui, employés indûment, tuent au lieu de guérir. Le père suivait son droit et son devoir en le rappelant à une vie plus sage, mais c'était sans résultat, sauf d'essuyer des réponses méchantes et de voir son fils s'endurcir dans ses idées mauvaises.

Enfin, un jour, après une dispute plus envenimée, le cadet dit : “ Donne-moi ma part des biens. Ainsi, je n’entendrai plus tes reproches ni les plaintes de mon frère. A chacun son lot et que tout soit fini.

– Prends garde, répondit le père, tu seras bientôt ruiné. Que feras-tu, alors ? Réfléchis : je ne serai pas injuste en ta faveur et je ne reprendrai pas la plus petite somme à ton frère pour te la donner.

– Je ne te demanderai rien. Sois tranquille. Donne-moi ma part. ”

Le père fit estimer ses terres et les objets précieux. Après avoir constaté que l’argent et les bijoux avaient autant de valeur que les terres, il donna à l’aîné les champs et les vignes, les troupeaux et les oliviers, et au cadet l’argent et les bijoux, que ce dernier vendit aussitôt pour avoir tout en argent. Cela fait, en peu de jours, il partit pour un pays lointain où il vécut en grand seigneur, dissipant ses biens en bombances de toutes sortes, se faisant passer pour un fils de roi car il avait honte de dire : “ Je suis un campagnard ”, et reniant ainsi son père. Festins, amis et amies, vêtements, vins, jeux... vie dissolue... Il vit bien vite s’épuiser ses réserves et arriver la misère. Et pour alourdir cette misère, il survint dans le pays une grande disette qui fit fondre le reste de ses ressources.

205.4 Il aurait bien voulu aller chez son père, mais il était orgueilleux et ne s’y résolut pas. Il alla alors rencontrer un homme riche du pays qui avait été son ami au temps de l’abondance et il le supplia : “ Prends-moi au nombre de tes serviteurs en souvenir des profits que je t’ai procurés. ” Voyez comme l’homme est sot ! Il préfère se mettre sous le joug d’un maître au lieu de dire à son père : “ Pardon ! Je me suis trompé ! ” Ce jeune avait appris bien des choses inutiles grâce à sa vive intelligence, mais il n’avait pas voulu apprendre le proverbe de l’Ecclésiastique : “ Comme il est infâme, celui qui abandonne son père, et comme Dieu maudit celui qui fait de la peine à sa mère ! ” Il était intelligent, mais il n’était pas sage.

L’homme à qui il s’était adressé, en échange de tout ce dont il avait profité au détriment du jeune imbécile, mit ce sot à la garde des cochons — il était en effet dans un pays païen où il y avait beaucoup de porcs. Il l’envoya donc faire paître dans ses possessions les troupeaux de porcs. Crasseux, les vêtements en lambeaux, puant, affamé — car la nourriture était rare pour tous les serviteurs et surtout pour les plus bas placés ; or lui, qui était étranger, gardien de cochons et méprisé, il rentrait dans cette catégorie —, il voyait les animaux se rassasier de glands et il soupirait : “ Si je pouvais au moins m’emplir le ventre de ces fruits ! Mais ils sont trop amers ! La faim elle-même ne me les fait pas trouver bons. ” Et il pleurait en pensant aux riches festins de satrape qu’il avait faits peu de temps auparavant, au milieu des rires, des chants et des danses... Il repensait aussi aux honnêtes repas abondants de sa maison lointaine, aux portions que son père faisait pour tous impartialement, ne gardant pour lui que la plus petite, heureux de voir le sain appétit de ses fils... Il pensait encore aux portions que ce juste faisait pour ses serviteurs, et il soupirait : “ Les domestiques de mon père, même les plus bas placés, ont du pain en abondance... or moi, ici, je meurs de faim... ” Il a fallu tout un long travail de réflexion, une longue lutte pour briser son orgueil...

205.5 Enfin vint le jour où, revenu à l'humilité et à la sagesse, il se leva et dit : " Je vais trouver mon père ! C'est une sottise que cet orgueil qui me tient captif. Et de quoi ? Pourquoi souffrir dans mon corps et plus encore dans mon cœur, alors que je peux obtenir le pardon et le soulagement ? Je vais aller trouver mon père. C'est décidé. Que lui dirai-je ? Mais ce qui est né à l'intérieur de moi, dans cette abjection, dans ces ordures, dans la faim ! Je lui dirai : ' Père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi donc comme le dernier de tes serviteurs, mais tolère-moi sous ton toit. Que je te voie passer... ' Je ne pourrai lui dire : ' ...parce que je t'aime. ' Il ne le croirait pas. Mais ma vie le lui dira, et il le comprendra et, avant de mourir, il me bénira encore... Oh ! Je l'espère, parce que mon père m'aime. " Revenu le soir au village, il prit congé de son maître et, mendiant le long du chemin, il revint à sa maison.

Et revoilà les champs paternels... et la maison... et son père qui dirigeait les travaux, vieilli, amaigri par la souffrance, mais toujours aussi bon... A la vue de cette ruine dont il était la cause, le coupable s'arrêta, tout intimidé... mais le père, tournant les yeux, l'aperçut et courut à sa rencontre, car il était encore loin. Dès qu'il l'eut rejoint, il lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa. Le père était le seul à avoir reconnu son fils dans ce mendiant humilié et lui seul avait eu pour lui un mouvement d'amour.

Le fils, serré entre ses bras, la tête sur les épaules de son père, murmura au milieu de ses sanglots : " Père, permets-moi de me jeter à tes pieds. " " Non, mon fils ! Pas à mes pieds : sur mon cœur qui a tant souffert de ton absence et qui a besoin de revivre en sentant ta chaleur sur ma poitrine. " Alors, le fils, pleurant plus fort, lui dit : " Ah ! Mon père ! J'ai péché contre le Ciel et contre toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Mais permets-moi de vivre parmi tes serviteurs, sous ton toit, te voyant et mangeant ton pain, en te servant, en buvant ta respiration. A chaque bouchée de pain, à chacune de tes respirations, mon cœur si corrompu se reformera et il deviendra honnête... "

Mais son père, sans relâcher son étreinte, le conduisit à ses serviteurs qui s'étaient rassemblés à distance et qui observaient ; il leur dit : " Vite, apportez ici le plus beau vêtement et des bassines d'eau parfumée, lavez-le, parfumez-le, habillez-le, mettez-lui des chaussures neuves et un anneau au doigt. Puis prenez un veau gras et tuez-le. Et qu'on prépare un banquet. Car mon fils était mort, et le voilà ressuscité, il était perdu et le voilà retrouvé. Je veux que lui aussi retrouve son amour simple de petit enfant. Il faut que je lui donne mon amour et que la maison soit en fête pour son retour. Il doit comprendre qu'il est toujours pour moi mon dernier-né, tel qu'il était dans son enfance lointaine, quand il marchait à mes côtés et me réjouissait par son sourire et son babil. " Et les serviteurs firent tout cela.

205.6 Le fils aîné était aux champs et il ne sut rien jusqu'à son retour. Le soir, en revenant à la maison, il la vit tout illuminée et il entendit provenir de l'intérieur le son des instruments et le bruit des danses. Il appela un serviteur qui courait, tout affairé, et lui demanda : " Qu'est-ce qui se passe ? " Et le serviteur répondit : " Ton frère est de retour ! Ton père a fait tuer le veau gras parce qu'il a retrouvé son fils en bonne

santé et guéri de son grand mal, et il a ordonné que l'on fasse un banquet. On n'attend que toi pour commencer. " Mais l'aîné, en colère parce qu'il lui paraissait injuste de tant fêter son cadet qui, outre qu'il était le plus jeune, avait été mauvais, ne voulut pas entrer et était même sur le point de s'éloigner de la maison.

Mais dès que son père en fut averti, il courut dehors et le rejoignit, essayant de le convaincre et le priant de ne pas assombrir sa joie. L'aîné répondit à son père : " Et tu voudrais que je n'en sois pas fâché ? Tu te montres injuste et méprisant à l'égard de ton aîné. Moi, dès que j'ai pu travailler, je t'ai servi, et cela fait bien des années. Je n'ai jamais transgressé tes ordres, ni même négligé tes désirs. Je suis toujours resté près de toi et je t'ai aimé pour deux, pour guérir la blessure que mon frère t'avait faite. Et tu ne m'as même pas donné un chevreau pour faire la fête avec des amis ! Mais lui qui t'a offensé, qui t'a abandonné, qui a été paresseux et dissipateur, et qui revient poussé par la faim, tu l'honores, et pour lui tu as tué le veau le plus beau. Ça vaut bien la peine d'être travailleur et sans vices ! Tu ne devais pas me faire cela ! "

Le père lui dit alors en le serrant contre son cœur : " Oh ! Mon fils ! Comment peux-tu croire que je ne t'aime pas sous prétexte que je n'étends pas un voile de fête sur tes actions ? Tes actions sont saintes par elles-mêmes, et le monde t'en loue. Mais ton frère, au contraire, a besoin d'être relevé dans l'estime du monde et dans sa propre estime. Et tu crois que je ne t'aime pas parce que je ne te donne pas une récompense visible ?

Mais matin et soir, à chacune de mes respirations et de mes pensées, tu es présent à mon cœur, et à tout instant je te bénis. Tu as la récompense continue d'être toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il était juste de faire un banquet et de festoyer pour ton frère qui était mort et qui est ressuscité au bien, qui était perdu et qui est revenu à notre amour. " Alors l'aîné se rendit à ses raisons.

205.7 C'est ce qui arrive, mes amis, dans la Maison du Père. Que celui qui se reconnaît dans la situation du cadet de la parabole, pense également que, s'il l'imité en revenant lui aussi au Père, le Père lui dit : " Non pas à mes pieds, mais sur mon cœur qui a souffert de ton absence et qui se réjouit maintenant de ton retour. " Que celui qui se trouve dans la situation de l'aîné, sans faute à l'égard du Père, ne soit pas jaloux de la joie de son père, mais qu'il y prenne part en offrant son amour à son frère racheté.

Voilà ce que j'avais à vous dire. Reste, Jean d'En-Dor, et toi aussi, Lazare. Que les autres aillent préparer les tables. Nous viendrons bientôt. »

<p>EMV 266 – La question de Jean-Baptiste – Es-tu celui qui doit venir ? Matthieu 11, 1-30</p>

Matthieu 11,1-30

Lorsque Jésus eut terminé les instructions qu'il donnait à ses douze disciples, il partit de là pour enseigner et proclamer la Parole dans les villes du pays. Jean le Baptiste

entendit parler, dans sa prison, des œuvres réalisées par le Christ. Il lui envoya ses disciples et, par eux, lui demanda : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus leur répondit : « Allez annoncer à Jean ce que vous entendez et voyez : Les aveugles retrouvent la vue, et les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, et les sourds entendent, les morts ressuscitent, et les pauvres reçoivent la Bonne Nouvelle. Heureux celui pour qui je ne suis pas une occasion de chute ! »

Tandis que les envoyés de Jean s'en allaient, Jésus se mit à dire aux foules à propos de Jean : « Qu'êtes-vous allés regarder au désert ? un roseau agité par le vent ? Alors, qu'êtes-vous donc allés voir ? un homme habillé de façon raffinée ? Mais ceux qui portent de tels vêtements vivent dans les palais des rois. Alors, qu'êtes-vous allés voir ? un prophète ? Oui, je vous le dis, et bien plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie mon messager en avant de toi, pour préparer le chemin devant toi. Amen, je vous le dis : Parmi ceux qui sont nés d'une femme, personne ne s'est levé de plus grand que Jean le Baptiste ; et cependant le plus petit dans le royaume des Cieux est plus grand que lui. Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à présent, le royaume des Cieux subit la violence, et des violents cherchent à s'en emparer. Tous les Prophètes, ainsi que la Loi, ont prophétisé jusqu'à Jean. Et, si vous voulez bien comprendre, c'est lui, le prophète Élie qui doit venir. Celui qui a des oreilles, qu'il entende !

À qui vais-je comparer cette génération ? Elle ressemble à des gamins assis sur les places, qui en interpellent d'autres en disant : "Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé. Nous avons chanté des lamentations, et vous ne vous êtes pas frappé la poitrine." Jean Baptiste est venu, en effet ; il ne mange pas, il ne boit pas, et l'on dit : "C'est un possédé !" Le Fils de l'homme est venu ; il mange et il boit, et l'on dit : "Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs." Mais la sagesse de Dieu a été reconnue juste à travers ce qu'elle fait. »

EMV 269

266.3 « Maître trois fois saint, puis-je te saluer ? » demande l'un des trois hommes qui sont survenus et qui se sont arrêtés respectueusement derrière Jésus, en attendant qu'il congédie la femme, et qui ont donc entendu la promesse de Jésus. Et cet homme qui salue, c'est Manahen.

Jésus se tourne et dit avec un sourire :

« Paix à toi, Manahen ! Tu t'es donc souvenu de moi ?

– Toujours, Maître. Et j'avais décidé de venir te trouver chez Lazare ou au Jardin des Oliviers pour être avec toi. Mais avant la Pâque, Jean-Baptiste a été pris. Il a été repris par trahison, et je craignais qu'en l'absence d'Hérode, venu à Jérusalem pour la Pâque, Hérodiade n'ordonne de tuer le Saint. Elle n'a pas voulu aller à Sion pour les fêtes, disant qu'elle était malade. Malade, oui, de haine et de luxure... Je suis allé à Machéronte pour surveiller... et retenir la femme perfide qui serait capable de tuer de sa main... Si elle ne le fait pas, c'est par crainte de perdre la faveur d'Hérode qui...

par peur ou par conviction, défend Jean, en se bornant à le garder en prison. En ce moment, Hérodiade a fui la chaleur accablante de Machéronte pour aller dans un château qui lui appartient. Et je suis venu avec mes amis et disciples de Jean. Celui-ci les a envoyés t'interroger et je me suis uni à eux. »

266.4 Les gens, entendant parler d'Hérode et comprenant quel est celui qui en parle, se pressent avec curiosité autour du groupe de Jésus et des trois hommes.

« Que vouliez-vous me demander ? demande Jésus après les échanges de salutations avec les deux austères personnages.

– Parle, Manahen, toi qui sais tout, et qui lui es plus attaché, dit l'un des deux.

– Voici, Maître. Tu dois être indulgent si, par excès d'amour, les disciples en viennent à se méfier de Celui qu'ils croient opposés à leur maître ou désireux de le supplanter. C'est ce que font tes disciples, de même que ceux de Jean. C'est une jalousie compréhensible qui montre tout l'amour des disciples pour leurs maîtres. Quant à moi... je suis impartial, et ceux qui m'accompagnent ici peuvent le confirmer, car je te connais et je connais Jean ; et je vous aime avec justice, au point que, bien que je t'aime, toi, pour ce que tu es, j'ai préféré faire le sacrifice de rester auprès de Jean parce que je le vénère, lui aussi, pour ce qu'il est, et actuellement parce qu'il est plus en danger que toi. Maintenant, à cause de cet amour que les pharisiens attisent par rancœur, ils en sont venus à douter que tu es le Messie. Et ils l'ont avoué à Jean, croyant lui faire plaisir en lui disant : " Pour nous, c'est toi qui es le Messie. Nul ne peut être plus saint que toi. " Jean a commencé par leur faire des reproches en les traitant de blasphémateurs puis, après ces reproches, il leur a expliqué avec plus de douceur tout ce qui te désigne comme le vrai Messie. Enfin, voyant qu'ils n'étaient pas encore persuadés, il a pris deux d'entre eux – ceux-ci – et leur a dit : " Allez le trouver et dites-lui en mon nom : ' Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? ' " Il n'a pas envoyé les disciples autrefois bergers car, eux, ils croient et il n'aurait servi à rien de les envoyer. Mais il a choisi des hommes qui doutent pour qu'ils t'approchent et que leurs paroles dissipent les questionnements de ceux qui sont comme eux. Je les ai accompagnés pour avoir l'occasion de te voir. J'en ai fini : à toi, maintenant, d'apaiser leurs incertitudes.

266.5 – Mais ne nous crois pas hostiles, Maître ! Les paroles de Manahen pourraient te le laisser penser. Nous... nous... Nous con-naissons depuis des années Jean-Baptiste et nous l'avons toujours vu saint, pénitent, inspiré. Toi... nous ne te connaissons que par ce que d'autres en disent. Et tu sais ce qu'est la parole des hommes... Elle crée et détruit renommée et éloges par le contraste entre ceux qui exaltent et ceux qui dénigrent, comme un nuage se forme et se dissipe par l'effet de deux vents contraires.

– Je sais, je sais... Je lis dans votre âme, et vos yeux lisent la vérité dans ce qui vous entoure, de même que vos oreilles ont entendu mon entretien avec la veuve. Cela suffirait pour vous convaincre. Mais je vous dis : observez ce qui m'entoure. Ici, il n'y a ni riches ni jouisseurs, ni personnes scandaleuses. Mais des pauvres, des

malades, des juifs honnêtes qui veulent connaître la Parole de Dieu. Rien d'autre. Celui-ci, celui-là, cette femme, et aussi cette fillette et ce vieillard sont venus ici malades et sont maintenant en bonne santé. Interrogez-les et ils vous diront ce qu'ils avaient, comment je les ai guéris, et comme ils vont maintenant. Allez-y, faites-le. Pendant ce temps, je discute avec Manahen. »

Jésus fait mine de se retirer.

« Non, Maître. Nous ne doutons pas de tes paroles. Donne-nous seulement une réponse à apporter à Jean, afin qu'il voie que nous sommes venus et qu'il puisse se baser sur elle pour convaincre nos compagnons.

– Allez rapporter ceci à Jean : “ Les sourds entendent : cette fillette était sourde et muette. Les muets parlent : cet homme était muet de naissance. Les aveugles voient. ”

266.6 Homme, viens ici. Dis-leur ce que tu avais » dit Jésus en prenant un miraculé par le bras.

Ce dernier répond :

« Je suis maçon, et un seau plein de chaux vive m'est tombé sur la figure et m'a brûlé les yeux. Depuis quatre ans, j'étais dans les ténèbres. Le Messie a humecté mes yeux desséchés avec sa salive et ils sont redevenus plus frais que quand j'avais vingt ans. Qu'il en soit béni. »

Jésus reprend :

« Et avec les aveugles, les sourds et les muets guéris, les boiteux se redressent et les estropiés courent. Voilà ce vieillard qui était tout à l'heure déformé et qui est maintenant droit comme un palmier du désert et agile comme une gazelle. Les maladies les plus graves guérissent. Toi, femme, qu'avais-tu ?

– Un mal au sein pour avoir trop donné de lait à des bouches voraces et le mal, avec le sein, me rongeaient la vie. Maintenant, regardez ! »

Elle entrouvre son vêtement, montrant son sein intact et elle ajoute :

« Ce n'était qu'une plaie, comme ma tunique encore couverte de pus le montre. Maintenant, je rentre chez moi mettre un vêtement propre. Je suis forte et heureuse. Alors que, hier seulement, j'étais mourante, amenée ici par des gens charitables, et si malheureuse... à cause des enfants qui allaient bientôt être sans mère. Louange éternelle au Sauveur !

– Vous entendez ? Et vous pouvez interroger le chef de la synagogue de cette ville sur la résurrection de sa fille. En allant vers Jéricho, passez par Naïm. Informez-vous au sujet du jeune homme ressuscité en présence de toute la ville, au moment où

on allait le mettre au tombeau. Vous pourrez ainsi rapporter que les morts ressuscitent. Que beaucoup de lépreux sont guéris, comme vous pouvez l'apprendre dans de nombreuses localités d'Israël ; si vous voulez aller à Sycaminon, cherchez-en parmi les disciples et vous en trouverez plusieurs. Dites donc à Jean que les lépreux sont purifiés. Et dites, puisque vous le voyez, que la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres. Et bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet.

266.7 Rapportez cela à Jean. Et dites-lui que je le bénis avec tout mon amour.

– Merci, Maître. Bénis-nous aussi avant notre départ.

– Vous ne pouvez partir par cette chaleur. Soyez donc mes hôtes jusqu'au soir. Vous vivrez pendant un jour la vie de ce Maître qui n'est pas Jean, mais que Jean aime parce qu'il sait qui il est. Venez à la maison. Il y fait frais et je vous restaurerai. Adieu, mes auditeurs. Que la paix soit avec vous. »

Après avoir congédié les foules, il rentre à la maison avec ses trois hôtes...

Discussion sur Jean. Malheur à Capharnaüm, à Chrazeïn, à Betshaïde

« Jean sera content ! Non seulement tu lui as envoyé une réponse exhaustive, mais aussi, en les retenant, tu as pu les instruire et leur montrer un miracle.

– Et quel miracle ! » dit un homme. « J'avais amené exprès ma fillette aujourd'hui pour qu'ils la voient. Elle n'a jamais été aussi bien et, pour elle, c'est une joie de venir voir le Maître. Vous avez entendu sa réponse, hein ? " Je ne me rappelle pas ce qu'est la mort. Mais je me souviens qu'un ange m'a appelée en me faisant passer à travers une lumière de plus en plus vive au bout de laquelle il y avait Jésus. Et je ne le vois plus maintenant comme je l'ai vu alors, avec mon âme qui revenait en moi. Vous et moi, en ce moment, nous voyons l'Homme, mais mon âme a vu le Dieu enfermé dans l'Homme. " Et comme elle est devenue bonne, depuis ! Elle était déjà bonne, mais maintenant c'est vraiment un ange. Ah ! Tous peuvent bien dire ce qu'ils veulent, pour moi il n'y a pas d'autre saint que toi !

– Mais Jean aussi est saint, dit un homme de Bethsaïde.

– Oui, mais il est trop sévère.

– Il ne l'est pas davantage pour les autres que pour lui-même.

– Mais il ne fait pas de miracles et l'on dit qu'il jeûne pour ressembler à un mage.

– Et pourtant il est saint. »

La discussion monte dans la foule.

266.10 Jésus lève la main et l'étend de son geste habituel quand il réclame le silence et l'attention parce qu'il veut parler. Le silence se fait aussitôt. Jésus dit :

« Jean est saint et grand. Ne regardez pas sa façon de faire ni l'absence de miracles. En vérité, je vous le dis : " C'est un géant du Royaume de Dieu. " C'est là qu'il apparaîtra dans toute sa grandeur.

Beaucoup se plaignent de ce qu'il était – et reste – sévère jusqu'à en paraître dur. En vérité, je vous affirme qu'il a fait un travail de géant pour préparer les voies du Seigneur. Et celui qui travaille ainsi n'a pas de temps à perdre en mollesse. Quand il était au bord du Jourdain, ne citait-il pas les paroles où Isaïe l'annonce, lui et le Messie : " Toute vallée sera comblée, toute montagne abaissée, les voies tortueuses seront redressées et les escarpements aplanis ", et cela pour préparer les voies au Sauveur et Roi ? Mais, en vérité, il a fait, lui, plus que tout Israël pour me préparer le chemin ! Et celui qui doit abattre les montagnes et combler les vallées, redresser les routes et rendre douces les montées pénibles, ne peut que travailler avec rudesse. C'est qu'il était le Précurseur et il ne me devançait que de quelques lunes ; or tout devait être fait avant que le Soleil ne soit au plus haut sur le jour de la Rédemption. Ce jour est arrivé, le Soleil monte pour resplendir sur Sion et de là sur le monde entier. Jean a préparé la route, comme il le devait.

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent dans toutes les directions ? Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un homme vêtu de façon délicate ? Mais ceux-là habitent dans les demeures des rois, accoutrés de vêtements somptueux et servis avec respect par mille serviteurs et courtisans, et ils sont eux-mêmes les courtisans d'un pauvre homme. Il y en a un ici. Demandez-lui s'il n'éprouve pas de dégoût pour la vie de cour et de l'admiration pour le rocher solitaire et rugueux sur lequel la foudre et la grêle se ruent en vain et sur lequel des vents imbéciles tourbillonnent pour l'arracher, alors qu'il reste ferme, élancé de toutes parts vers le ciel, avec sa flèche qui, d'en haut, prêche la joie tant elle est droite et pointue comme une flamme qui s'élève. Voilà qui est Jean. C'est ainsi que le voit Manahen, car il a compris la vérité de la vie et de la mort, et il reconnaît la grandeur là où elle se trouve, même si elle se cache sous des apparences sauvages.

Et vous, qu'avez-vous vu en Jean quand vous êtes allés le voir ? Un prophète ? Un saint ? Je vous le dis : il est plus qu'un prophète. Il est plus que beaucoup de saints, plus que des saints car c'est de lui qu'il est écrit : " Voici que j'envoie devant vous mon ange pour préparer mes voies devant toi. "

266.11 Ange. Réfléchissez. Vous savez que les anges sont de purs esprits créés par Dieu à sa ressemblance spirituelle, servant de lien entre l'homme – la perfection de la création visible et matérielle – et Dieu – la perfection du Ciel et de la terre, le Créateur du Royaume spirituel et du règne animal. En l'homme, même le plus saint, il y a toujours la chair et le sang pour mettre un abîme entre Dieu et lui. Et cet abîme s'approfondit par suite du péché qui alourdit même la partie spirituelle de l'homme. Alors Dieu crée les anges, ces créatures qui atteignent le sommet de l'échelle de la création comme les minéraux en marquant la base : les minéraux, la poussière qui

forme la terre, les matières non organiques en général. Ils sont de purs miroirs de la Pensée de Dieu, des flammes qui s'appliquent à agir par amour ; ils sont toujours prêts à comprendre, empressés d'agir ; leur volonté est libre comme la nôtre, mais cette volonté toute sainte ignore les ré-voltes et l'attrait du péché. Voilà ce que sont les anges adorateurs de Dieu, ses messagers auprès des hommes, nos protecteurs, qui nous donnent la Lumière qui les enveloppe et le Feu qu'ils recueillent en adorant.

Jean est appelé : " ange " par la parole prophétique. Eh bien, je vous le dis : " Parmi les enfants des femmes, il n'en est jamais surgi de plus grand que Jean-Baptiste. " Et cependant le plus petit dans le Royaume des Cieux sera plus grand que lui en tant qu'homme. Car un citoyen du Royaume des Cieux est enfant de Dieu et non de la femme. Tendez donc tous à devenir citoyens du Royaume.

266.12 Que vous demandiez-vous l'un à l'autre ?

– Nous disions : " Mais est-ce que Jean sera dans le Royaume ? Et comment y sera-t-il ? "

– dans son âme, il appartient déjà au Royaume, et il y sera après sa mort comme un des soleils les plus brillants de la Jérusalem éternelle. Et cela en raison de la grâce qui, en lui, est sans défaut et en raison de sa volonté propre. Car il a été et il est violent même avec lui-même, pour un but saint... Depuis Jean-Baptiste, le Royaume des Cieux appartient à ceux qui savent le conquérir par la violence contre le Mal, et ce sont les violents qui s'en emparent. Car on sait maintenant ce qu'il convient de faire et tout est donné pour cette conquête. Nous n'en sommes plus au temps où seuls la Loi et les prophètes avaient la parole. Ils ont parlé jusqu'à Jean. Maintenant, c'est la Parole de Dieu qui parle et elle ne cache pas un iota de ce qu'il faut savoir pour mener cette conquête à bien. Si vous croyez en moi, vous devez donc voir en Jean cet Elie qui doit revenir. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende !

A quoi comparerai-je cette génération ? Elle ressemble à ces gamins qui, assis sur la place, interpellent leurs compagnons : " Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé ; nous avons entonné des lamentations et vous n'avez pas pleuré. " En effet, Jean est venu, lui qui ne mange ni ne boit, et cette génération dit : " S'il peut agir ainsi, c'est que le démon l'aide. " Le Fils de l'homme est venu, il mange et il boit, et l'on dit : " Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs. " Ainsi la Sagesse voit ses enfants lui rendre justice !

266.13 En vérité, je vous le dis, seuls les tout-petits savent recon-naître la vérité parce qu'il n'est pas de malice en eux.

– Tu as bien parlé, Maître » dit le chef de la synagogue. « Voilà pourquoi ma fille, encore sans malice, te voit tel que nous n'arrivons pas à te voir. Et pourtant, cette ville et les villes voisines voient déborder sur elles ta puissance, ta sagesse et ta bonté et, je dois le reconnaître, elles ne progressent qu'en méchanceté à ton égard. Elles ne se repentent pas et le bien que tu leur fais y fermente en haine contre toi.

– Qu'est-ce que tu dis, Jaïre ? Tu nous calomnies ! Nous sommes ici parce que nous sommes fidèles au Christ, dit un habitant de Bethsaïde.

– Oui, nous ! Mais combien sommes-nous ? Moins de cent sur trois villes qui devraient être aux pieds de Jésus. Parmi ceux qui manquent – et je parle des hommes –, la moitié est hostile, un quart indifférent, quant à l'autre, je préfère penser qu'il ne peut pas venir. N'est-ce pas une faute aux yeux de Dieu ? Et est-ce qu'il ne punira pas toute cette hargne et cet entêtement dans le mal ? Parle, toi, Maître, qui sais ! Si tu te tais, c'est par bonté, mais pas parce que tu l'ignores. Tu es généreux, et on le prend pour de l'ignorance et de la faiblesse. Parle donc, et que ta parole puisse secouer au moins les indifférents, puisque les méchants ne se convertissent pas mais deviennent toujours plus méchants.

– Oui, c'est une faute et elle sera punie. Car le don de Dieu ne doit jamais être méprisé ni servir à faire du mal. Malheur à toi, Chorazeïn, malheur à toi, Bethsaïde, vous qui faites un mauvais usage des dons de Dieu ! Si les miracles qui ont eu lieu chez vous avaient eu lieu à Tyr et à Sidon, il y aurait déjà longtemps que leurs habitants, vêtus de cilice et couverts de cendre, auraient fait pénitence et seraient venus à moi. C'est pourquoi je vous assure qu'il sera fait preuve d'une plus grande clémence pour Tyr et Sidon que pour vous au jour du Jugement. Et toi, Capharnaüm, crois-tu que tu seras élevée jusqu'au Ciel uniquement pour m'avoir accordé l'hospitalité ? Tu descendras jusqu'en enfer ! Car si les miracles qui ont eu lieu chez toi avaient eu lieu à Sodome, elle serait encore florissante, parce qu'elle aurait cru en moi et se serait convertie. On montrera donc plus de clémence pour Sodome au jour du jugement dernier – comme elle n'a pas connu le Sauveur et sa Parole, sa faute est moins grande – que pour toi qui as connu le Messie et entendu sa parole, mais ne t'es pas convertie. Cependant, puisque Dieu est juste, il sera fait preuve d'une grande miséricorde pour les habitants de Capharnaüm, de Bethsaïde et de Chorazeïn qui ont cru et se sanctifient en obéissant à ma parole. Car il n'est pas juste que les justes soient mêlés à la ruine des pécheurs.

266.14 En ce qui concerne ta fille, Jaïre, et la tienne, Simon, et ton enfant, Zacharie, et tes petits-enfants, Benjamin, je vous affirme que, eux qui sont sans malice, ils voient déjà Dieu. Et vous voyez comme leur foi est pure et agissante en eux, unie à la sagesse céleste et à des désirs de charité que les adultes ne possèdent pas. »

Et Jésus, levant les yeux vers le ciel qui s'assombrit à l'ap-proche du soir, s'écrie :

« Je te remercie, Père, Seigneur du Ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux savants et de l'avoir révélé aux tout-petits. Il en est ainsi, Père, parce que tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne le connaît si ce n'est le Fils et ceux auxquels le Fils aura voulu le révéler. Et moi, je l'ai révélé aux petits, aux humbles, aux purs, car Dieu se communique à eux ; la vérité descend en eux comme une semence sur des terres libres, et le Père fait pleuvoir sur elle ses lumières afin qu'elle s'enracine et produise une plante. Le Père prépare les âmes de

ces petits – petits par l'âge ou du fait de leur volonté – pour qu'ils connaissent la vérité et que j'aie la joie de leur foi. »

EMV 269 – Qui sont ma mère ? Qui sont mes frères ? – Mathieu 12, 46-50

Matthieu 12,46-50

Comme Jésus parlait encore aux foules, voici que sa mère et ses frères se tenaient au-dehors, cherchant à lui parler. Quelqu'un lui dit : « Ta mère et tes frères sont là, dehors, qui cherchent à te parler. » Jésus lui répondit : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? » Puis, étendant la main vers ses disciples, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Car celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. »

Marc 3,31-35

Alors arrivent sa mère et ses frères. Restant au-dehors, ils le font appeler. Une foule était assise autour de lui ; et on lui dit : « Voici que ta mère et tes frères sont là dehors : ils te cherchent. » Mais il leur répond : « Qui est ma mère ? qui sont mes frères ? » Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. »

Luc 8,19-21

La mère et les frères de Jésus vinrent le trouver, mais ils ne pouvaient pas arriver jusqu'à lui à cause de la foule. On le lui fit savoir : « Ta mère et tes frères sont là dehors, qui veulent te voir. » Il leur répondit : « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. »

EMV 269

269.12 Un murmure qui ne vient ni d'une approbation ni d'une protestation court à travers la foule qui se presse maintenant ; elle est si nombreuse que, au-delà du jardin et de la terrasse, la rue en est pleine. Il y a des gens à cheval sur le muret, d'autres sont grimpés sur le figuier du jardin et sur les arbres des jardins voisins, car tout le monde veut entendre la discussion entre Jésus et ses ennemis. La rumeur, comme un flot qui arrive du large au rivage, se propage de bouche à oreille jusqu'aux apôtres les plus proches de Jésus, c'est-à-dire Pierre, Jean, Simon le Zélote et les fils d'Alphée. Les autres, en effet, sont les uns sur la terrasse, les autres dans la cuisine, excepté Judas qui est sur la route, dans la foule.

Pierre, Jean, Simon le Zélote et les fils d'Alphée saisissent ce brouhaha et disent à Jésus :

« Maître, ta Mère et tes frères sont là. Ils sont là, dehors, sur la route, et ils te cherchent parce qu'ils veulent te parler. Ordonne à la foule de s'écarter pour qu'ils puissent venir jusqu'à toi : il y a sûrement une raison importante qui les a amenés à venir te chercher jusqu'ici. »

Jésus lève la tête et voit, derrière les gens, le visage angoissé de sa Mère qui lutte pour ne pas pleurer pendant que Joseph, fils d'Alphée, lui parle, tout excité, et il voit les signes de dénégation de sa Mère, répétés, énergiques, malgré l'insistance de Joseph. Il voit aussi le visage embarrassé de Simon, fils d'Alphée, qui est visiblement affligé, dégoûté... Mais Jésus ne sourit pas et ne donne pas d'ordre. Il laisse l'Affligée à sa douleur et ses cousins là où ils sont.

Il baisse les yeux sur la foule et, en répondant aux apôtres qui sont près de lui, il répond aussi à ceux qui sont loin et qui essaient de faire valoir le sang plus que le devoir. « Qui est ma Mère ? Qui sont mes frères ? » Il détourne les yeux. Il a l'air sévère : son visage pâlit à cause de la violence qu'il doit se faire à lui-même pour placer le devoir au-dessus de l'affection et des liens du sang et pour désavouer le lien qui l'attache à sa Mère, pour servir le Père. Il désigne d'un geste large la foule qui se presse autour de lui, à la lumière rouge des torches et à celle argentée de la lune presque pleine, et dit :

« Voici ma mère et voici mes frères. Ceux qui font la volonté de Dieu sont mes frères et mes sœurs, ils sont ma mère. Je n'en ai pas d'autres. Et les membres de ma famille le seront si, les premiers et avec une plus grande perfection que tous les autres, ils font la volonté de Dieu jusqu'au sacrifice total de toute autre volonté ou voix du sang et des affections. »

La foule fait entendre un murmure plus fort, comme celle d'une mer soudain soulevée par le vent.

Les scribes se mettent à fuir en disant :

« C'est un possédé. Il renie jusqu'à son sang ! »

Ses cousins avancent en disant :

« C'est un fou ! Il torture jusqu'à sa Mère ! »

Les apôtres disent :

« En vérité, cette parole est tout hé-roïsme ! »

La foule dit :

« Comme il nous aime ! »

269.13 Marie, Joseph et Simon fendent à grand-peine la foule. Marie n'est que douceur, Joseph absolument furieux, Simon désarçonné. Ils arrivent près de Jésus. Joseph s'en prend à lui aussitôt :

« Tu es fou ! Tu offenses tout le monde. Tu ne respectes pas même ta Mère. Mais, maintenant, je suis ici, moi, et je t'en empêcherai. Est-il vrai que tu vas faire office

d'ouvrier çà et là ? Si c'est vrai, pourquoi ne travailles-tu pas dans ton atelier pour nourrir ta Mère ? Pourquoi mens-tu en disant que, ton travail, c'est la prédication, paresseux et ingrat que tu es, si ensuite tu vas travailler pour de l'argent dans une maison étrangère ? Vraiment, tu me sembles possédé par un démon qui te fait divaguer. Réponds ! »

Jésus se retourne et prend par la main le petit Joseph, l'approche près de lui, le soulève en le prenant par dessous les bras et dit :

« Mon travail a été de donner à manger à cet innocent et à ses parents et de les persuader que Dieu est bon. Il a été de prêcher à Chorazeïn l'humilité et la charité. Et pas seulement à Chorazeïn, mais aussi à toi, Joseph, mon frère injuste. Mais moi, je te pardonne parce que je sais que tu as été mordu par des dents de serpent. Et je te pardonne aussi à toi, Simon l'inconstant. Je n'ai rien à pardonner à ma Mère ni à me faire pardonner par elle, parce qu'elle juge avec justice. Que le monde fasse ce qu'il veut. Moi, je fais ce que Dieu veut et, avec la bénédiction du Père et de ma Mère, je suis plus heureux que si le monde entier m'acclamait roi selon le monde. Viens, Mère, ne pleure pas. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Pardonne-leur.

– Oh, mon Fils ! Je sais. Tu sais. Il n'y a rien d'autre à dire...

– Il n'y a rien d'autre à dire aux gens que ceci : “ Allez en paix. ” »

Jésus bénit la foule puis, tenant Marie de la main droite et l'enfant de la gauche, il se dirige vers l'escalier et le monte en premier.

EMV 281 – La parabole des talents

Matthieu 25,14-30

« C'est comme un homme qui partait en voyage : il appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un il remit une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul talent, à chacun selon ses capacités. Puis il partit. Aussitôt, celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla pour les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser la terre et cacha l'argent de son maître.

Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et il leur demanda des comptes. Celui qui avait reçu cinq talents s'approcha, présenta cinq autres talents et dit : “Seigneur, tu m'as confié cinq talents ; voilà, j'en ai gagné cinq autres.” Son maître lui déclara : “Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur.” Celui qui avait reçu deux talents s'approcha aussi et dit : “Seigneur, tu m'as confié deux talents ; voilà, j'en ai gagné deux autres.” Son maître lui déclara : “Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur.”

Celui qui avait reçu un seul talent s'approcha aussi et dit : "Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n'as pas semé, tu ramasses là où tu n'as pas répandu le grain. J'ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t'appartient." Son maître lui répliqua : "Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l'ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque ; et, à mon retour, je l'aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. À celui qui a, on donnera encore, et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a rien se verra enlever même ce qu'il a. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents !"

EMV 281

« Imitez encore les rois de la terre, en faisant servir les pauvres événements du monde à un enseignement surnaturel. Quand ils veulent faire la guerre à un autre roi, ils examinent tout avec calme et attention, pèsent le pour et le contre, réfléchissent pour voir si l'intérêt de la conquête vaut le sacrifice de la vie des sujets. Ils étudient s'il est possible de conquérir ce lieu, si leurs troupes, inférieures de moitié en nombre à celles de leur rival, même si elles sont plus combattives, peuvent vaincre. S'ils estiment avec justesse qu'il est improbable que dix mille hommes viennent à bout de vingt mille, ils envoient à leur rival, avant le combat, une ambassade avec de riches présents ; ils apaisent leur rival, déjà inquiet des mouvements de troupes de l'autre, le désarment par des témoignages d'amitié, font disparaître ses soupçons et signent avec lui un traité de paix, en vérité toujours plus avantageux qu'une guerre, aussi bien humainement que spirituellement.

C'est ainsi que vous devez agir avant de commencer une nouvelle vie et de partir en guerre contre le monde. Car voici ce que être mes disciples implique : marcher contre le tourbillonnement et la violence de l'entraînement du monde, de la chair, de Satan. Et si vous ne vous sentez pas le courage de renoncer à tout par amour pour moi, ne venez pas à moi, parce que vous ne pouvez pas être mes disciples.

281.8 – C'est bien. Ce que tu dis est vrai » admet un scribe qui s'est mêlé au groupe. « Mais si nous nous dépouillons de tout, avec quoi allons-nous te servir ensuite ? La Loi a des commandements qui sont comme de la monnaie que Dieu donne à l'homme pour que, en s'en servant, il achète la vie éternelle. Tu dis : " Renoncez à tout " et tu indiques son père, sa mère, les richesses, les honneurs. Dieu a pourtant donné tout cela et il nous a dit, par la bouche de Moïse, de nous en servir saintement pour paraître justes aux yeux de Dieu. Si tu nous enlèves tout, qu'est-ce que tu nous donnes ?

– Le véritable amour, je l'ai dit, rabbi. Je vous donne ma doctrine qui n'enlève pas un iota à la Loi ancienne, mais au contraire la perfectionne.

– Dans ce cas, nous sommes tous des disciples égaux parce que nous avons tous les mêmes choses.

– Nous les avons tous selon la Loi de Moïse. Mais pas tous selon la Loi perfectionnée par moi selon l'amour. Tous n'atteignent pas, dans cette Loi, la même quantité de mérites. Même parmi les disciples qui m'appartiennent, tous n'arriveront pas à avoir une égale somme de mérites et certains, non seulement n'auront pas cette somme, mais perdront même leur unique monnaie : leur âme.

– Comment ? A qui on a donné davantage, il restera davantage. Tes disciples, ou mieux tes apôtres, te suivent dans ta mission et sont au courant de tes façons de faire, ils ont reçu énormément ; tes disciples effectifs ont beaucoup reçu, ceux qui ne sont disciples que de nom, moins, et ceux qui, comme moi, ne t'écoutent que par hasard, rien. Il est évident que les apôtres recevront énormément au Ciel, les disciples effectifs beaucoup, ceux qui ne le sont que de nom moins, ceux qui sont comme moi rien.

– Humainement, c'est évident, et c'est faux aussi humainement. Car tous ne sont pas capables de faire fructifier les biens qu'ils ont reçus. Ecoute cette parabole et pardonne-moi si je développe trop ici mon enseignement. Mais je suis l'hirondelle de passage et je ne séjourne que peu de temps dans la Maison du Père, car je suis venu pour le monde entier et ce petit monde qu'est le Temple de Jérusalem ne veut pas me permettre de suspendre mon vol et de rester là où la gloire de Dieu m'appelle.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Parce que c'est la vérité. »

Le scribe regarde autour de lui et baisse la tête. Que ce soit la vérité, il le voit écrit sur trop de visages de membres du Sanhédrin, de rabbis et de pharisiens qui ont grossi de plus en plus le groupe qui entoure Jésus. Ce sont autant de visages verts de rage ou rouges de colère, de regards qui équivalent à des paroles de malédiction et à des crachats empoisonnés, de rancœur qui fermente de tous côtés, de désir de brutaliser le Christ – même si cela reste seulement un désir par peur de la foule qui entoure le Maître avec dévotion, prête à tout pour le défendre, peur aussi peut-être d'être punis par Rome, qui est bienveillante envers le doux Maître galiléen.

281.9 Jésus se remet calmement à exposer sa pensée en parabole :

« Un homme qui allait entreprendre un long voyage et s'absenter longtemps appela tous ses serviteurs et leur confia tous ses biens. A l'un, il donna cinq talents d'argent, à un autre deux talents d'argent, à un troisième un seul talent, mais d'or. A chacun selon sa situation et son habileté. Puis il partit.

Alors le serviteur qui avait reçu cinq talents d'argent alla les faire valoir habilement et, après quelque temps, ils lui en rapportèrent cinq autres. Celui qui avait reçu deux talents d'argent fit la même chose et il doubla la somme qu'il avait reçue. Mais celui auquel le maître avait donné davantage, un talent d'or pur, paralysé par la peur de ne pas savoir s'y prendre, par la crainte des voleurs, de mille choses chimériques et surtout par la paresse, fit un grand trou dans la terre et y cacha l'argent de son maître.

De nombreux mois passèrent, et le maître revint. Il appela aussitôt ses serviteurs pour qu'ils lui rendent l'argent laissé en dépôt.

Celui qui avait reçu cinq talents d'argent se présenta et dit : " Voici, mon seigneur. Tu m'en as donné cinq. Comme il me semblait qu'il était mal de ne pas faire fructifier l'argent que tu m'avais donné, je me suis débrouillé et je t'ai gagné cinq autres talents. Je n'ai pas pu faire davantage... " " C'est bien, très bien, serviteur bon et fidèle. Tu t'es montré fidèle en peu de choses, entreprenant et honnête. Je te donnerai de l'autorité sur beaucoup de choses. Entre dans la joie de ton maître. "

Puis celui qui avait reçu deux talents se présenta et dit : " Je me suis permis d'employer tes biens dans ton intérêt. Voici les comptes qui montrent comment j'ai employé ton argent. Tu vois ? Il y avait deux talents d'argent, maintenant il y en a quatre. Es-tu content, mon seigneur ? " Et le maître fit au bon serviteur la même réponse qu'au premier.

Arriva en dernier celui qui, jouissant de la plus grande confiance de son maître, avait reçu le talent d'or. Il le sortit de sa cachette et dit : " Tu m'as confié la plus grande valeur parce que tu sais que je suis prudent et fidèle, comme moi je sais que tu es intransigent et exigeant, et que tu ne supportes pas des pertes d'argent, mais en cas de perte, tu t'en prends à celui qui est près de toi. Car, en vérité, tu moissonnes là où tu n'as pas semé et tu ramasses là où tu n'as rien répandu, sans faire cadeau du moindre sou à ton banquier ou à ton régisseur, pour quelque raison que ce soit. Il te faut autant d'argent que tu en réclames. Or moi, par crainte de diminuer ce trésor, je l'ai pris et l'ai caché. Je ne me suis fié à personne pas plus qu'à moi-même. Maintenant, je l'ai déterré et je te le rends. Voici ton talent. "

" – Serviteur injuste et paresseux ! En vérité, tu ne m'as pas aimé parce que tu ne m'as pas connu et que tu n'as pas aimé mon bien-être, puisque tu as laissé mon argent improductif. Tu as trahi l'estime que j'avais pour toi et c'est toi-même qui te contredis, t'accuses et te condamnes. Tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, et que je ramasse là où je n'ai rien répandu. Alors pourquoi n'as-tu pas fait en sorte que je puisse moissonner et ramasser ? C'est ainsi que tu réponds à ma confiance ? C'est ainsi que tu me connais ? Pourquoi n'as-tu pas porté mon argent aux banquiers pour qu'à mon retour je le retire avec les intérêts ? Je t'avais instruit avec un soin particulier dans ce but et toi, paresseux et imbécile, tu n'en as pas tenu compte. Qu'on t'enlève donc le talent ainsi que tous tes autres biens, et qu'on les donne à celui qui a les dix talents. "

" – Mais lui en a déjà dix alors que celui-ci reste sans rien... " lui objecta-t-on.

" – C'est bien ainsi. A celui qui possède et le fait fructifier, il sera donné encore davantage, et même en surabondance. Mais à celui qui n'a pas parce qu'il n'a pas la volonté d'avoir, on enlèvera ce qui lui a été donné. Quant au serviteur inutile qui a trahi ma confiance et a laissé improductifs les dons que je lui avais faits, qu'on l'expulse de ma propriété et qu'il aille pleurer et se ronger le cœur. "

Voilà la parabole. Comme tu le vois, rabbi, à qui avait reçu le plus il est resté le moins, car il n'a pas su mériter de conserver le don de Dieu. Et il n'est pas sûr qu'un de ceux dont tu dis qu'ils ne sont disciples que de nom et ont par conséquent peu de choses à faire valoir, ou même l'un de ceux qui, comme tu dis, m'entendent par hasard et ont seulement leur âme pour unique capital, n'arrive pas à avoir le talent d'or et même ce qu'il aura rapporté, qu'on aura enlevé à quelqu'un qui avait reçu davantage. Les surprises du Seigneur sont infinies parce que les réactions de l'homme sont innombrables. Vous verrez des païens arriver à la vie éternelle et des samaritains posséder le Ciel, et vous verrez des purs Israélites qui me suivent perdre le Ciel et la vie éternelle. »

EMV 288 – « Heureuse la mère qui t'a porté en elle » - Luc 11, 27-28

Luc 11,27-28

Comme Jésus disait cela, une femme éleva la voix au milieu de la foule pour lui dire « Heureuse la mère qui t'a porté en elle, et dont les seins t'ont nourri ! » Alors Jésus lui déclara « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! »

EMV 288

288.6 La voix perçante d'une femme, limpide comme un chant d'alouette, s'élève au-dessus du brouhaha de la foule pleine d'admiration, chantant la nouvelle béatitude, c'est-à-dire la gloire de Marie :

« Heureuse la mère qui t'a porté dans ses entrailles et qui t'a nourri de son lait ! »

Jésus se tourne vers la femme qui exalte la Mère par admiration pour le Fils. Il sourit, parce que cet éloge de sa Mère lui est doux. Mais il répond :

« Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. Fais cela, femme. »

Sur ce, Jésus bénit et se dirige vers la campagne, suivi des apôtres qui lui demandent :

« Pourquoi as-tu dit cela ?

– Parce que, en vérité, je vous dis qu'au Ciel on ne mesure pas avec les mesures de la terre. Et ma Mère elle-même sera heureuse, moins en raison de son âme immaculée que pour avoir écouté la Parole de Dieu et l'avoir mise en pratique par l'obéissance. Le " que l'âme de Marie soit faite sans fautes ", c'est un prodige du Créateur. C'est à lui donc qu'en va la louange. Mais le " qu'il soit fait de moi selon ta parole ", c'est un prodige de ma Mère. C'est donc en cela que son mérite est grand. Si grand que c'est seulement en raison de cette capacité à écouter Dieu parlant par la bouche de Gabriel, et pour sa volonté de mettre en pratique la parole de Dieu sans rester à soupeser les difficultés et les douleurs immédiates et futures qu'allait susciter

son adhésion, qu'est venu le Sauveur du monde. Vous voyez donc qu'elle est ma bienheureuse Mère non seulement parce qu'elle m'a engendré et allaité, mais parce qu'elle a écouté la Parole de Dieu et l'a mise en pratique par l'obéissance.

288.7 Mais maintenant, rentrons à la maison. Ma mère savait que j'étais dehors pour peu de temps et pourrait s'inquiéter en voyant que je tarde. Nous sommes dans un pays à demi païen. Mais, en vérité, il est meilleur que les autres. Aussi partons, et tournons derrière les murs pour échapper à la foule qui me retiendrait encore. Allons, passons vite derrière ces bosquets touffus... »

EMV 330 et 331 – Guérison de la fille de la femme cananéenne – Matthieu 15 23-31 et Marc 7 24-30

Matthieu 15,23-31

Mais il ne lui répondit pas un mot. Les disciples s'approchèrent pour lui demander : « Renvoie-la, car elle nous poursuit de ses cris ! » Jésus répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais elle vint se prosterner devant lui en disant : « Seigneur, viens à mon secours ! » Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Elle reprit : « Oui, Seigneur ; mais justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Jésus répondit : « Femme, grande est ta foi, que tout se passe pour toi comme tu le veux ! » Et, à l'heure même, sa fille fut guérie.

Jésus partit de là et arriva près de la mer de Galilée. Il gravit la montagne et là, il s'assit. De grandes foules s'approchèrent de lui, avec des boiteux, des aveugles, des estropiés, des muets, et beaucoup d'autres encore ; on les déposa à ses pieds et il les guérit. Alors la foule était dans l'admiration en voyant des muets qui parlaient, des estropiés rétablis, des boiteux qui marchaient, des aveugles qui voyaient ; et ils rendirent gloire au Dieu d'Israël.

Marc 7,24-30

En partant de là, Jésus se rendit dans le territoire de Tyr. Il était entré dans une maison, et il ne voulait pas qu'on le sache. Mais il ne put rester inaperçu : une femme entendit aussitôt parler de lui ; elle avait une petite fille possédée par un esprit impur ; elle vint se jeter à ses pieds. Cette femme était païenne, syro-phénicienne de naissance, et elle lui demandait d'expulser le démon hors de sa fille. Il lui disait : « Laisse d'abord les enfants se rassasier, car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Mais elle lui répliqua : « Seigneur, les petits chiens, sous la table, mangent bien les miettes des petits enfants ! » Alors il lui dit : « À cause de cette parole, va : le démon est sorti de ta fille. » Elle rentra à la maison, et elle trouva l'enfant étendue sur le lit : le démon était sorti d'elle.

EMV 329

329.12 O vous tous qui m'écoutez, je vous dis en vérité que Dieu le Père propose à tous les hommes les mêmes conditions et promet un même salaire. Celui qui se met au service du Seigneur avec zèle sera traité par lui avec justice, même s'il n'a pas

beaucoup travaillé à cause de l'imminence de sa mort. En vérité, je vous dis que ce ne sont pas toujours les premiers qui seront les premiers dans le Royaume des Cieux, et que là-haut on verra des derniers devenir les premiers, et d'autres qui étaient les premiers être les derniers. On y verra beaucoup d'hommes, qui n'appartiennent pas à Israël, être plus saints que beaucoup d'israélites. Je suis venu appeler tout le monde, au nom de Dieu. Mais si les appelés sont nombreux, les élus sont peu nombreux, car peu nombreux sont ceux qui veulent la Sagesse. Celui qui vit du monde et de la chair, et non pas de Dieu, n'est pas sage. Il n'est sage ni pour la terre, ni pour le Ciel. Car sur la terre, il s'attire des ennemis, des punitions, des remords. Et pour le Ciel, il perd tout pour l'éternité.

Je le répète : soyez bons avec votre prochain, quel qu'il soit. Soyez obéissants, et laissez à Dieu le soin de punir celui qui donne des ordres injustes. Soyez continents en sachant résister aux sens, honnêtes en résistant à l'or. Soyez cohérents pour déclarer anathème ce qui le mérite et vous refuser à le faire quand cela vous semble juste, quitte ensuite à établir des relations avec ceux dont vous aviez d'abord maudit l'idée. Ne faites pas aux autres ce que vous ne vous ne voudriez pas qu'on vous fasse, et alors...

329.13 – Mais va-t'en, ennuyeux prophète ! Tu nous a saboté le marché !... Tu nous as enlevé les clients !... » crient les marchands en faisant irruption dans la cour... Et ceux qui avaient murmuré aux premiers enseignements de Jésus – pas seulement des Phéniciens, mais aussi des Hébreux qui se trouvent dans la ville, pour je ne sais quel motif – s'unissent aux marchands pour l'insulter, le menacer et surtout pour le chasser... Jésus ne plaît pas parce qu'il ne pousse pas au mal...

Il croise les bras et regarde, attristé, solennel.

Les gens, divisés en deux partis, en viennent aux mains pour défendre ou attaquer le Nazaréen. Insultes, louanges, malédictions, bénédictions, apostrophes telles que :

« Les pharisiens ont raison : tu es vendu à Rome, un ami des publicains et des courtisanes », ou au contraire :

« Taisez-vous, blasphémateurs ! C'est vous qui êtes vendus à Rome, Phéniciens d'enfer !

– Vous êtes des satans !

– Que l'enfer vous engloutisse !

– Sortez ! Allez-vous-en !

– Hors d'ici, voleurs qui venez faire le marché ici, usuriers », et ainsi de suite.

Les soldats interviennent alors :

« Ce n'est pas lui qui met le trouble ! Il le subit ! »

Et de leurs lances, ils font évacuer la cour et ferment le portail. Il reste avec Jésus les trois frères prosélytes et les six disciples.

« Mais comment vous est-il venu à l'idée de le faire parler ? demande le triaire aux trois frères.

– Il y en a tant qui parlent ! Répond Elie.

– Oui. Et il ne se passe rien car ils enseignent ce qui plaît à l'homme. Mais ce n'est pas cela qu'il enseigne, lui, et ils ne le di-gèrent pas... »

Le vieux soldat regarde avec attention Jésus qui est descendu de sa place et qui se tient debout, comme absent.

Au dehors, la foule est toujours en effervescence. Aussi, on fait sortir d'autres troupes de la caserne et avec elles le centurion en personne. Ils frappent et se font ouvrir, alors que d'autres restent pour repousser aussi bien ceux qui crient : " Vive le Roi d'Israël ! ", que ceux qui le maudissent.

Le centurion s'approche, en colère, et il s'en prend violemment au vieil Aquila :

« C'est ainsi que tu fais respecter Rome, toi ? En laissant acclamer un roi étranger sur une terre soumise ? »

Le vieux soldat salue avec froideur et répond :

« Il enseignait le respect et l'obéissance et il parlait d'un royaume qui n'est pas de cette terre. C'est pour cela qu'ils le haïssent. Car il est bon et respectueux. Je n'ai pas trouvé de motif d'imposer le silence à quelqu'un qui n'attaquait pas notre loi. »

Le centurion se calme et bougonne :

« Alors c'est une nouvelle sédition de cette infecte racaille... C'est bien. Donnez l'ordre à l'homme de s'en aller sur-le-champ. Je ne veux pas d'histoires, ici. Obéissez et escortez-le hors de la ville dès que la voie sera libre. Qu'il aille où ça lui plaira, aux enfers s'il le veut, mais qu'il sorte de ma juridiction. Compris ?

– Oui. Nous allons le faire. »

Le centurion tourne le dos en faisant briller sa cuirasse et ondoyer son manteau pourpre, et s'éloigne sans même regarder Jésus.

329.14 Les trois frères disent au Maître :

« Nous sommes désolés...

– Vous n’y êtes pour rien. Et ne craignez rien, vous n’en éprouverez aucun mal. C’est moi qui vous le dis... »

Les trois hommes changent de couleur... Philippe dit :

« Comment connais-tu notre peur ? »

Jésus sourit doucement, un rayon de soleil sur son visage attristé :

« Je sais ce qu’il y a dans les cœurs et je connais l’avenir. »

Les soldats, en attendant, se sont mis au soleil. Ils lorgnent, commentent...

« Comment donc pourraient-ils nous aimer, s’ils le détestent, lui qui ne les opprime pas ?

– Et qui fait des miracles, devrais-tu dire...

– Par Hercule ! Quel est celui de nous qui est allé prévenir qu’il y avait un suspect ?

– C’est Caius !

– Celui qui fait du zèle ! En attendant, nous avons manqué la soupe et je prévois que je vais perdre les baisers d’une jeune fille !... Ah !

– Epicurien ! Où est ta belle ?

– Ce n’est sûrement pas à toi que je vais le dire, l’ami !

– Elle est derrière le potier, du côté des Fondations. Je le sais. Je t’ai vu, il y a quelques soirs... » dit un autre.

329.15 Le triaire, comme s’il se promenait, va vers Jésus et tourne autour de lui, il le regarde, longuement. Il ne sait que dire... Jésus lui sourit pour l’encourager. L’homme ne sait que faire... Mais il s’approche un peu plus. Jésus pointe du doigt les cicatrices du vétéran :

« Toutes des blessures ? Tu es un brave et un fidèle, alors... »

Le vieux soldat rougit à ce compliment.

« Tu as beaucoup souffert pour l’amour de ta patrie et de ton empereur... Ne voudrais-tu pas souffrir un peu pour une plus grande patrie : le Ciel ? Pour un empereur éternel : Dieu ! »

Le soldat hoche la tête :

« Je suis un pauvre païen, mais il n'est pas dit que je n'arrive pas moi aussi à la onzième heure. Mais qui va m'instruire ? Tu vois !... Ils te chassent. Et ce sont là des plaies qui font mal, pas comme les miennes ! Moi, au moins, je les ai rendues aux ennemis. Mais toi, que fais-tu à ceux qui te blessent ?

– Je pardonne, soldat. Je leur offre pardon et amour.

– C'est moi qui ai raison. Le soupçon qu'ils font peser sur toi est stupide. Adieu, Galiléen.

– Adieu, Romain. »

329.16 Jésus reste seul jusqu'à ce que les frères et les disciples reviennent avec des vivres. Les frères en offrent aux soldats tandis que les disciples en offrent à Jésus. Ils prennent leur repas sans appétit, au soleil, pendant que les soldats mangent et boivent joyeusement.

Puis un soldat sort pour regarder la place silencieuse.

« Nous pouvons y aller » crie-t-il. « Ils sont tous partis. Il n'y a plus que les patrouilles. »

Jésus se lève docilement, bénit et reconforte les trois frères auxquels il donne rendez-vous pour la Pâque à Gethsémani, et il sort, encadré par les soldats, ses disciples humiliés derrière lui. Et ils suivent la route vide jusqu'à la campagne.

« Salut, Galiléen, dit le triaire.

– Adieu, Aquila. Je t'en prie : ne faites pas de mal à Daniel, Elie et Philippe. C'est moi seul, le coupable. Dis-le au centurion.

– Je ne vais rien dire. A cette heure, il ne s'en souvient même plus, et les trois frères nous fournissent un bon ravitaillement, spécialement de ce vin de Chypre que le centurion aime plus que la vie. Sois tranquille. Adieu. »

Ils se séparent. Les soldats repassent les portes. Jésus et ses apôtres se dirigent vers l'est dans la campagne silencieuse.

EMV 330

330.1 Jésus traverse une région très montagneuse. Ce ne sont pas de hautes montagnes, mais une succession de montées et de descentes de collines et une quantité de torrents, joyeux en cette fraîche nouvelle saison, limpides comme le ciel, jeunes comme les premières feuilles de plus en plus nombreuses sur les branches.

Mais bien que la saison soit belle, joyeuse, apte à soulager le cœur, il ne semble pas que Jésus ait l'esprit très soulagé, et les apôtres encore moins. Ils marchent silencieusement au fond d'une vallée. Seuls des bergers et des troupeaux se présentent à leurs yeux, mais Jésus ne paraît même pas les voir.

C'est le soupir découragé de Jacques, fils de Zébédée, et ses paroles inattendues, fruit d'une réflexion soucieuse, qui attirent l'attention de Jésus... Jacques dit :

« Défaites sur défaites !... Il me semble que nous sommes maudits... »

Jésus lui pose la main sur l'épaule :

« Ne sais-tu pas que c'est le sort des meilleurs ?

– Ah ! Je le sais depuis que je suis avec toi ! Mais de temps en temps, il faudrait quelque chose de différent pour ragaillardir notre cœur et notre foi ; avant, nous étions plus forts.

330.2– Tu doutes de moi, Jacques ? »

Quelle douleur fait trembler la voix du Maître !

« Non !... »

A vrai dire, ce “ non ” n'est pas très assuré.

« Mais pour ce qui est de douter, tu doutes. De quoi, alors ? Tu ne m'aimes plus comme autrefois ? Le fait de me voir chassé, ridiculisé, ou même seulement laissé de côté sur ces confins phéniciens, a-t-il affaibli ton amour ? »

De l'émotion tremble dans les paroles de Jésus, bien qu'il n'y ait ni sanglots ni larmes. C'est vraiment son âme qui pleure.

« Pour cela non, mon Seigneur ! Au contraire, mon amour pour toi augmente quand je te vois incompris, récusé, humilié, affligé. Et pour ne pas te voir ainsi, pour pouvoir changer le cœur des hommes, je serais prêt à donner ma vie en sacrifice. Tu dois me croire ! Ne me brise pas le cœur, déjà si affligé, en pensant que tu doutes de mon amour. Sinon... Sinon, je tomberais dans des excès. Je repartirais en arrière et je me vengerais de celui qui t'afflige, pour te prouver que je t'aime, pour t'enlever ce doute, et si j'étais pris et tué cela ne m'importerait en rien. Il me suffirait de t'avoir donné une preuve d'amour.

– Oh ! Le fils du tonnerre ! D'où te vient cette véhémence ? Veux-tu donc être une foudre exterminatrice ? »

Jésus sourit de la fougue et des projets de Jacques.

« Ah ! Au moins je te vois sourire ! C'est déjà un fruit de mes projets. Qu'en dis-tu, Jean ? Devons-nous mettre en pratique ce que je pense pour consoler le Maître, humilié par tant de refus ?

– Oh, oui ! Allons-y, nous, et mettons-nous à parler. Et s'ils l'insultent encore en le traitant de roi en paroles, de roi de comédie, de roi sans argent, de roi fou, frappons dur pour qu'ils s'aperçoivent que le roi a aussi une armée de fidèles et qu'ils ne sont pas disposés à le laisser en butte au mépris. La violence est utile en certains cas. Allons-y, mon frère ! »

Lui qui est toujours doux, est tellement en colère qu'il paraît ne plus être lui-même.

330.3 Jésus s'interpose entre les deux hommes, les agrippe par le bras pour les retenir, et dit :

« Mais écoutez-les ! Qu'ai-je prêché pendant tellement de temps ? Ah ! La surprise est de taille ! Même Jean, ma colombe, s'est transformé en épervier ! Regardez-le, vous tous, voyez comme il est laid, agité, ébouriffé, déformé par la haine ! Quelle honte ! Et vous vous étonnez que des Phéniciens restent indifférents, que des Hébreux soient pleins de haine, que des Romains m'intiment l'expulsion, quand vous, les premiers, vous n'avez encore rien compris depuis deux ans que vous êtes avec moi, quand vous êtes devenus fiel, par la haine que vous avez dans le cœur, quand vous rejetez de votre âme ma doctrine d'amour et de pardon, quand vous l'expulsez comme une sottise et accueillez la violence comme une bonne alliée ! Oh, Père saint ! Cela, oui, c'est une défaite ! Au lieu d'être comme autant de faucons qui aiguisent leurs becs et leurs griffes, ne vaudrait-il pas mieux que vous soyez des anges qui prient le Père de reconforter son Fils ? Quand donc a-t-on vu un orage faire du bien par ses foudres et sa grêle ? Eh bien ! En souvenir de ce péché que vous avez commis contre la charité, en souvenir du moment où j'ai vu affleurer sur votre visage l'animal-homme au lieu de l'homme-ange que je veux toujours voir en vous, je vais vous surnommer " les fils du tonnerre ". »

Jésus est à moitié sérieux quand il s'adresse aux fils de Zébédée tout enflammés. Mais ses reproches ne durent pas devant leur repentir et, avec un visage que l'amour rend lumineux, il les serre contre son cœur en disant :

« Ne soyez plus jamais mauvais comme cela. Et merci pour votre amour. Et aussi pour le vôtre, mes amis » dit-il en s'adressant à André, à Matthieu et à ses deux cousins. « Venez ici que je vous embrasse vous aussi. Mais ne savez-vous pas que, si je n'avais pas d'autres joies que celle de faire la volonté de mon Père et votre amour, je serais toujours heureux même si le monde entier me giflait ? Je suis triste, non pas pour moi, pour mes défaites, comme vous dites, mais par pitié pour les âmes qui repoussent la Vie. Voilà, maintenant nous sommes tous contents, n'est-ce pas, espèces de grands enfants que vous êtes ? Alors, partons.

331.4 Mais voilà que survient une femme qui n'est pas de la maison, une pauvre femme en larmes, honteuse... Elle marche toute courbée, presque en rampant et, arrivée près du groupe au milieu duquel se trouve Jésus, elle se met à crier :

« Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma petite fille est toute tourmentée par le démon qui lui fait commettre des choses honteuses. Aie pitié parce que je souffre beaucoup et que je suis méprisée par tous à cause de cela. Comme si ma fille était responsable de ce qu'elle fait... Aie pitié, Seigneur, toi qui peux tout. Elève ta voix et ta main, et ordonne à l'esprit impur de sortir de Palma. Je n'ai que cette enfant et je suis veuve... Oh ! Ne t'en va pas ! Pitié !... »

En effet, Jésus, qui a fini de bénir chaque membre de la famille et qui a réprimandé les adultes d'avoir parlé de sa venue – et eux s'en excusent en disant : “ Nous n'avons pas parlé, Seigneur, tu peux en être sûr ! ” – s'éloigne. Il fait preuve d'une dureté inexplicable envers la pauvre femme qui se traîne sur les genoux, les bras tendus en une supplication fébrile, en disant :

« C'est moi, moi qui t'ai vu hier passer le torrent, et j'ai entendu qu'on t'appelait “ Maître ”. Je vous ai suivis parmi les buissons et j'ai entendu vos conversations. J'ai compris qui tu es... Et ce matin, je suis venue alors qu'il faisait encore nuit, pour rester ici sur le seuil comme un petit chien jusqu'au moment où Sarah s'est levée et m'a fait entrer. Oh ! Seigneur, pitié ! Pitié pour une mère et une fillette ! »

Mais Jésus marche rapidement, sourd à tout appel. Les habitants de la maison disent à la femme :

« Résigne-toi ! Il ne veut pas t'écouter. Il l'a dit : c'est pour les fils d'Israël qu'il est venu... »

Mais elle se lève, à la fois désespérée et pleine de foi, et elle répond :

« Non. Je vais tellement le prier qu'il m'écouterà. »

Et elle se met à suivre le Maître sans cesser de crier ses supplications qui attirent sur le seuil des maisons du village tous ceux qui sont éveillés et qui, comme ceux de la maison de Jonas, se mettent à la suivre pour voir comment tout cela va se terminer.

331.5 Pendant ce temps, les apôtres, étonnés, se regardent les uns les autres et murmurent :

« Pourquoi agit-il ainsi ? Il ne l'a jamais fait ! »

Jean dit :

« A Alexandrosène, il a pourtant guéri ces deux malheureux.

– C'étaient cependant des prosélytes, répond Jude.

– Et celle qu’il va guérir maintenant ?

– Elle est prosélyte, elle aussi, dit le berger Hanne.

– Ah ! Mais que de fois il a guéri même des païens ! Et la petite Romaine, alors ?
» dit André d’un ton désolé.

Il ne sait pas rester paisible devant la dureté de Jésus envers la femme cananéenne.

« Je vais vous dire ce qu’il y a » s’exclame Jacques, fils de Zébédée. « C’est que le Maître est indigné. Sa patience est à bout devant tant d’assauts de la méchanceté humaine. Ne voyez-vous pas comme il est changé ? Il a raison ! Désormais, il ne va se donner qu’à ceux qu’il connaît. Et il fait bien !

– Oui. Mais en attendant, cette femme nous poursuit de ses cris, avec une foule de gens à sa suite. S’il veut passer inaperçu, il a trouvé moyen d’attirer l’attention même des arbres, bougonne Matthieu.

– Allons lui dire de la renvoyer... Regardez le beau cortège qui nous suit ! Si nous arrivons ainsi sur la route consulaire, nous allons être frais ! Et elle, s’il ne la chasse pas, elle ne va pas nous lâcher... » dit Jude, fâché, qui, de plus, se retourne et intime à la femme :

« Tais-toi et va-t’en ! »

Jacques, fils d’Alphée, solidaire de son frère, en fait autant. Mais, sans se laisser impressionner par ces menaces et ces injonctions, la femme supplie de plus belle.

« Allons le dire au Maître, pour qu’il la chasse lui-même, puisqu’il ne veut pas l’exaucer. Cela ne peut pas durer ainsi ! dit Matthieu, alors qu’André murmure :

– La pauvre ! »

Et Jean ne cesse de répéter :

« Moi, je ne comprends pas... Je ne comprends pas... »

Jean est bouleversé par la façon d’agir de Jésus. Mais à présent, en accélérant leur marche, ils ont rejoint le Maître qui marche rapidement comme si on le poursuivait.

« Maître ! Renvoie donc cette femme ! C’est un scandale ! Elle crie derrière nous ! Elle nous fait remarquer par tout le monde ! La route se remplit de toujours plus de gens... et beaucoup la suivent. Dis-lui de partir.

– Dites-le-lui vous-mêmes. Moi, je lui ai déjà répondu.

– Elle ne nous écoute pas. Allons ! Dis-le-lui, toi. Et avec sévérité. »

331.6 Jésus s'arrête et se retourne. La femme prend cela pour un signe de grâce, elle hâte le pas et hausse le ton déjà aigu de sa voix ; son visage pâlit car son espoir grandit.

« Tais-toi, femme, et retourne chez toi ! Je l'ai déjà dit: " C'est pour les brebis d'Israël que je suis venu. " Pour guérir les malades et rechercher celles qui sont perdues. Toi, tu n'es pas d'Israël. »

Mais la femme est déjà à ses pieds et les baise en l'adorant et serrant ses chevilles, comme si elle était une naufragée qui a trouvé un rocher où se réfugier. Elle gémit :

« Seigneur, viens à mon secours ! Tu le peux, Seigneur. Commande au démon, toi qui es saint... Seigneur, Seigneur, tu es le Maître de tout, de la grâce comme du monde. Tout t'est soumis, Seigneur. Je le sais. Je le crois. Prends donc ce qui est en ton pouvoir et sers-t'en pour ma fille.

– Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants de la maison et de le jeter aux chiens de la rue.

– Moi, je crois en toi. En croyant, de chien de la rue je suis devenue chien de la maison. Je te l'ai dit : je suis venue avant l'aube me coucher sur le seuil de la maison où tu étais, et si tu étais sorti de ce côté là, tu aurais buté contre moi. Mais tu es sorti de l'autre côté et tu ne m'as pas vue. Tu n'as pas vu ce pauvre chien tourmenté, affamé de ta grâce, qui attendait pour entrer en rampant là où tu étais, pour te baiser ainsi les pieds, en te demandant de ne pas le chasser...

– Il n'est pas bien de jeter le pain des enfants aux chiens, répète Jésus.

– Pourtant, les chiens entrent dans la pièce où le maître prend son repas avec ses enfants, et ils mangent ce qui tombe de la table, ou les restes que leur donnent les gens de maison, ce qui ne sert plus. Je ne te demande pas de me traiter comme une fille et de me faire asseoir à ta table. Mais donne-moi, au moins, les miettes... »

331.7 Jésus sourit. Oh ! Comme son visage se transfigure dans ce sourire de joie... ! Les gens, les apôtres, la femme, le regardent avec admiration... sentant que quelque chose va arriver.

Et Jésus dit :

« Femme ! Ta foi est grande. Et par elle, tu consoles mon âme. Va donc, et qu'il te soit fait comme tu le désires. Dès ce moment, le démon est sorti de ta petite. Va en paix. Et comme, de chien perdu, tu as su vouloir être chien domestique, sache à l'avenir être fille, assise à la table du Père. Adieu.

– Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !... Je voudrais courir pour voir ma Palma chérie... Je voudrais rester avec toi, te suivre ! Tu es béni ! Tu es saint !

– Va, va, femme. Va en paix. »

Jésus reprend alors sa route tandis que la Cananéenne, plus leste qu'une enfant, rebrousse chemin en courant, suivie de la foule curieuse de voir le miracle...

« Mais pourquoi, Maître, l'as-tu tant fait te prier pour ensuite l'écouter ? demande Jacques, fils de Zébédée.

– A cause de toi et de vous tous. Cela n'est pas une défaite, Jacques. Ici, je n'ai pas été chassé, ridiculisé, maudit... Que cela relève votre esprit abattu. J'ai déjà eu aujourd'hui ma nourriture très douce. Et j'en bénis Dieu.

EMV 377 – Marie a choisi la meilleure part – Luc 10,38-42
--

Luc 10,38-42

Chemin faisant, Jésus entra dans un village. Une femme nommée Marthe le reçut. Elle avait une sœur appelée Marie qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Quant à Marthe, elle était accaparée par les multiples occupations du service. Elle intervint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur m'ait laissé faire seule le service ? Dis-lui donc de m'aider. » Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée. »

EMV 377

377.3 Jésus sort dans le jardin ombragé et frais. Il porte simplement son habit bleu foncé. Son manteau, replié avec soin par Marie, est resté sur un banc de la pièce. Marie sort avec Jésus.

Ils cheminent par des allées bien entretenues, entre des parterres de fleurs, jusqu'à un vivier qui a l'air d'un miroir tombé dans la verdure. L'eau, très limpide, est à peine remuée çà et là par le frétillement de quelque poisson ou la pluie très fine du jet d'eau qui est au centre. Des sièges sont disposés près de la large vasque, qui ressemble à un petit lac d'où partent des petits canaux d'irrigation. Je crois même que l'un d'eux alimente le vivier et que les autres, plus petits, servent à l'écoulement pour l'irrigation.

Jésus s'assied sur un siège placé exactement sur le rebord de la vasque. Marie s'assied à ses pieds dans l'herbe verte et bien entretenue. Au début, ils ne parlent pas. Jésus savoure visiblement le silence et le repos dans la fraîcheur du jardin. Marie se délecte à le regarder.

Jésus joue avec l'eau transparente de la vasque. Il y plonge les doigts, il la peigne en la séparant en petits sillages, puis il laisse la main se plonger tout entière dans sa fraîcheur cristalline.

« Comme cette eau limpide est belle ! dit-il.

– Maître, elle te plaît tellement ? dit Marie.

– Oui, Marie, parce qu'elle est si pure. Regarde : pas une trace de boue. C'est de l'eau, mais elle est si claire qu'il semble qu'il n'y ait rien, comme si elle n'était pas élément mais esprit. Nous pourrions lire sur le fond les paroles qu'échangent les petits poissons...

– Comme on lit au fond des âmes pures, n'est-ce pas, Maître ? »

A ces mots, Marie soupire avec un regret caché.

377.4 Jésus remarque le soupir qu'elle étouffe et il lit le regret que voile un sourire. Il guérit aussitôt la peine de Marie.

« Où y a-t-il des âmes pures, Marie ? Il est plus facile à une montagne de se déplacer qu'à une créature de savoir se garder des trois impuretés. Trop de tentations s'agitent et fermentent autour d'un adulte. Et il ne peut toujours empêcher qu'elles pénètrent en lui. Seuls les enfants ont l'âme angélique, l'âme préservée par leur innocence des connaissances qui peuvent se changer en fange. C'est pour cela que je les aime tant. Je vois en eux un reflet de la Pureté infinie. Ce sont les seuls qui portent avec eux ce souvenir du Ciel.

Ma Mère est la femme à l'âme d'enfant. Plus encore, elle est la Femme à l'âme angélique, telle Eve sortie des mains du Père. Imagines-tu, Marie, ce qu'a dû être le premier lys fleuri dans le jardin terrestre ? Ceux qui conduisent à cette eau sont bien beaux, eux aussi. Mais le premier sorti des mains du Créateur ! Etait-ce une fleur ou un diamant ? Etaient-ce des pétales ou des feuilles d'argent très pur ? Eh bien ! ma Mère est plus pure que ce premier lys qui a parfumé les vents. Et son parfum de Vierge inviolée emplit le Ciel et la terre, et c'est derrière elle que marcheront les hommes bons dans les siècles des siècles.

Le Paradis est lumière, parfum et harmonie. Mais si le Père ne s'y délectait pas dans la contemplation de la Toute-Belle qui fait de la terre un Paradis, si le paradis devait à l'avenir ne pas posséder le Lys vivant au sein duquel se trouvent les trois pistils de feu de la divine Trinité, la lumière du Paradis, son parfum, son harmonie et sa joie seraient amoindris de moitié. La pureté de ma Mère sera le joyau du Paradis.

Mais le Paradis est sans limites ! Que dirais-tu d'un roi qui n'aurait qu'une seule pierre précieuse dans son trésor ? Même si c'était le bijou par excellence ?

Quand j'aurai ouvert les portes du Royaume des Cieux... — ne soupire pas, Marie, c'est pour cela que je suis venu — beaucoup d'âmes de justes et de petits enfants entreront, formant une troupe candide derrière la pourpre du Rédempteur. Mais ce sera encore peu pour peupler les Cieux de bijoux et former les citoyens de la Jérusalem éternelle. Et ensuite... lorsque la Doctrine de vérité et de sanctification sera connue des hommes, lorsque ma mort leur aura rendu la grâce, comment les adultes pourraient-ils conquérir les Cieux, si la pauvre vie humaine est une fange continuelle qui rend impur ? Mon Paradis appartiendra-t-il donc aux seuls enfants ? Oh, non ! le Royaume est aussi ouvert aux adultes, mais il leur faut savoir devenir comme des enfants. Comme des tout-petits... Voilà la pureté.

Tu vois cette eau ? Elle paraît si limpide, mais observe : il suffit qu'avec un jonc j'en remue le fond pour qu'elle se trouble. Des détritiques et de la boue affleurent. Son cristal devient jaunâtre et personne n'en boirait plus. Mais si j'enlève le jonc, la paix revient et l'eau reprend peu à peu sa clarté et sa beauté. Le jonc, c'est le péché. Il en est ainsi des âmes. Le repentir, sois-en sûre, est ce qui purifie les âmes... »

377.5 Marthe survient, tout essoufflée :

« Tu es encore ici, Marie ? Et moi qui me fais tant de soucis !... L'heure avance. Les invités seront bientôt arrivés, et il y a tant à faire ! Les servantes sont occupées au pain, les serviteurs découpent et font cuire les viandes. Moi, je prépare les nappes, les tables et les boissons. Mais il y a encore les fruits à cueillir et l'eau de menthe et de miel à préparer... »

Marie écoute d'une oreille les lamentations de sa sœur. Avec un sourire bienheureux, elle continue à regarder Jésus sans bouger de place.

Marthe réclame l'aide de Jésus :

« Maître, tu vois comme j'ai chaud. Te paraît-il juste que je sois seule à faire les préparatifs ? Dis-lui, toi, de m'aider ! »

Marthe est vraiment énervée.

Jésus la regarde avec un sourire à la fois doux et légèrement ironique, ou plutôt taquin. Marthe s'offense un peu :

« Je parle sérieusement, Maître. Rends-toi compte comme elle est oisive pendant que je travaille. Et elle reste ici à ne rien faire... »

Jésus prend un air plus sérieux :

« Ce n'est pas de l'oisiveté, Marthe : c'est de l'amour. L'oisiveté, c'était avant. Et tu as tant pleuré à cause de cette oisiveté indigne. Tes larmes ont rendu encore plus efficaces mes efforts pour la ramener à moi et la rendre à ton honnête affection. Voudrais-tu lui disputer l'amour qu'elle a pour son Sauveur ? Préférerais-tu donc

qu'elle soit loin d'ici pour ne pas te voir travailler, mais aussi loin de moi ? Marthe, Marthe ! Dois-je donc te dire qu'elle (et Jésus met la main sur la tête de Marie), revenue de si loin, t'a surpassée en amour ? Dois-je donc dire qu'elle, qui ne savait pas une seule parole de bien, est maintenant savante dans la science de l'amour ? Laisse-la à sa paix ! Elle a été si malade ! C'est maintenant une convalescente qui revient à la santé en buvant les boissons qui la fortifient. Elle a été tellement tourmentée... Désormais sortie du cauchemar, elle regarde autour d'elle et en elle, elle se voit renouvelée et elle découvre un monde nouveau. Laisse-la dans cette sécurité. C'est avec ce qui est "renouvelé" en elle qu'elle doit oublier le passé et conquérir l'éternité... Elle ne sera pas seulement conquise par le travail, mais aussi par l'adoration. Celui qui aura donné un pain à l'apôtre et au prophète obtiendra une récompense, mais celui qui aura oublié même de se nourrir pour m'aimer en obtiendra une double, parce qu'il aura eu l'esprit plus grand que la chair, un esprit qui aura crié plus fort que les besoins humains, même licites. Tu te préoccupes de trop de choses, Marthe. Pour elle, une seule compte. Mais c'est celle qui suffit à son âme et surtout à son Seigneur, qui est aussi le tien. Laisse tomber ce qui est superflu. Imite ta sœur. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera jamais enlevée. Quand toutes les vertus seront dépassées, parce qu'elles ne seront plus nécessaires aux citoyens du Royaume, la seule qui restera sera la charité. Elle seule demeurera toujours, telle une souveraine. Marie l'a choisie, elle l'a prise comme écu et comme bourdon. Ainsi armée, comme sur des ailes d'anges, elle arrivera dans mon Ciel. »

377.6 Marthe, mortifiée, baisse la tête et s'en va.

« Ma sœur t'aime beaucoup et se donne du mal pour te faire honneur... dit Marie pour la justifier.

– Je le sais et elle en sera récompensée. Mais elle a besoin d'être purifiée, comme l'a fait cette eau, de sa façon de penser trop humaine. Regarde comme l'eau est redevenue limpide pendant que nous parlions. Marthe se purifiera grâce aux paroles que je lui ai dites. Toi... toi, par la sincérité de ton repentir...

– Non, par ton pardon, Maître. Mon repentir ne suffisait pas pour laver mon grand péché...

– Il suffisait et il suffira pour toutes tes sœurs qui t'imiteront. Pour tous les pauvres malades spirituellement. Le repentir sincère est un filtre qui purifie ; l'amour ensuite est la substance qui préserve de toute nouvelle souillure. Voilà la raison pour laquelle ceux que la vie a rendus adultes et pécheurs pourront redevenir innocents comme des enfants et entrer comme eux dans mon Royaume. Rentrons maintenant à la maison. Que Marthe ne reste pas trop dans sa douleur. Apportons-lui notre sourire d'Ami et de sœur. »

EMV 464 – La tentative de couronnement du Christ – Jean 6, 14-15

Jean 6,14-15

À la vue du signe que Jésus avait accompli, les gens disaient : « C'est vraiment lui le Prophète annoncé, celui qui vient dans le monde. » Mais Jésus savait qu'ils allaient venir l'enlever pour faire de lui leur roi ; alors de nouveau il se retira dans la montagne, lui seul.

EMV 464

« Nous sommes arrivés, Maître. Voici les hôtes qui nous ont entendu et accourent » dit Kouza.

Effectivement, un grand nombre de gens, tous de riche condition, se groupent au début de l'allée et saluent avec de cérémonieuses révérences le Maître qui arrive. Je vois et reconnais Manahen, Timon, Eléazar, et il me semble en voir d'autres qui ne me sont pas inconnus, mais dont je ne saurais dire les noms. Pour une bonne part, je ne les ai jamais vus, ou du moins je ne les ai jamais particulièrement remarqués. Il y en a beaucoup avec des épées, et d'autres, qui n'en ont pas, étalent avec ostentation les abondantes fanfreluches des pharisiens, des prêtres ou des rabbins.

Le char s'arrête, et Jésus en descend le premier en s'inclinant pour saluer collectivement. Les disciples Manahen et Timon s'avancent pour échanger une salutation personnelle. Puis c'est au tour d'Eléazar (le bon pharisien du banquet chez Ismaël), et avec lui se fraient un chemin deux scribes qui tiennent à se faire reconnaître. Il y a celui dont le petit-fils a été guéri, à Tarichée, le jour de la première multiplication des pains, et l'autre qui a nourri la foule au pied du mont des Béatitudes. Enfin, un autre encore s'avance : le pharisien qui, dans la maison de Joseph, au temps de la moisson, fut instruit par Jésus sur le vrai motif de son injuste jalousie.

Kouza procède aux présentations, et je les passe sous silence, car c'est à en perdre la tête dans la foule des Simon, des Jean, des Lévi, des Eléazar, Nathanaël, Joseph, Philippe, etc. Il y a là des sadducéens, des scribes, des prêtres, des hérodiens en grand nombre — je devrais même dire que ces derniers sont les plus nombreux — , ainsi qu'une poignée de prosélytes et de pharisiens, deux membres du Sanhédrin, quatre chefs de synagogue et, perdu je ne sais comment dans cette foule, un essénien.

Jésus s'incline à chaque nom, regardant intensément chaque visage et esquissant parfois un léger sourire comme quand quelqu'un, pour préciser son identité, spécifie quelque fait qui l'a mis en rapport avec Jésus.

(...)

464.5 ... Jésus rejoint les invités dans l'atrium, qui divise la maison du nord au sud, formant un lieu aéré et agréable, pourvu de sièges et orné de voilages légers, multicolores, qui modifient la lumière sans gêner l'aération. Maintenant, tirés de côté, ils laissent voir le cadre de verdure qui entoure la maison.

Jésus est imposant. Bien qu'il n'ait pas dormi, il semble avoir pris des forces et sa démarche est celle d'un roi. Le lin du vêtement qu'il vient de mettre est très blanc et

ses cheveux, rendus lumineux par le bain du matin, brillent avec délicatesse, encadrant son visage de leur couleur dorée.

« Viens, Maître. Nous n'attendions plus que toi » dit Kouza.

Il le conduit le premier dans la pièce où se trouvent les tables.

On s'assied après la prière et une ablution supplémentaire pour les mains, puis le repas commence, solennel comme toujours, et silencieux au début. Puis la glace se brise.

Jésus est voisin de Kouza, et de l'autre côté se trouve Manahen avec comme compagnon Timon. Les autres sont placés par Kouza, avec son savoir-faire de courtisan, sur les côtés de la table en forme de U. Seul l'essénien a refusé obstinément de prendre part au banquet et de s'asseoir à la table commune avec les autres. Ce n'est que lorsque un serviteur, sur l'ordre de Kouza, lui offre un petit panier précieux rempli de fruits, qu'il accepte de s'asseoir devant une table basse, après je ne sais combien d'ablutions, et après avoir relevé les larges manches de son vêtement blanc par crainte de les tacher ou pour suivre un rite, je ne sais.

C'est un banquet bizarre, où l'on communique plus par les regards que par les discours. On se dit tout au plus de brèves phrases de politesse et l'on s'examine réciproquement : Jésus étudie les convives et eux l'étudient.

464.6 Enfin, Kouza fait signe aux serviteurs de se retirer après avoir apporté de grands plateaux de fruits bien frais — peut-être ont-ils été conservés dans le puits —, très beaux, je dirais presque glacés, avec ce givre qui caractérise les fruits rafraîchis dans la glace.

Les serviteurs sortent après avoir allumé les lampes. Mais elles sont inutiles pour l'instant car, en ce long crépuscule d'été, il fait encore clair.

« Maître, commence Kouza, tu dois t'être demandé la raison de cette réunion et du silence que nous observons. Mais ce que nous devons te dire est très grave et ne doit pas être entendu par des oreilles imprudentes. Maintenant que nous sommes seuls, nous pouvons parler. Tu le vois, tous ont pour toi le plus grand respect. Tu es parmi des hommes qui te vénèrent comme Homme et comme Messie. Ta justice, ta sagesse, les dons dont Dieu t'a donné la maîtrise nous sont connus, et nous les admirons. Tu es pour nous le Messie d'Israël, le Messie selon l'idée spirituelle et selon l'idée politique. Tu es l'Attendu qui doit mettre fin à la douleur, à l'humiliation de tout un peuple, et non seulement de ce peuple enfermé dans les frontières d'Israël, ou plutôt de la Palestine, mais pour le peuple d'Israël tout entier, des milliers de colonies de la Diaspora répandues par toute la terre, et qui font retentir le nom de Yahvé sous tous les cieux. Elles font connaître les promesses et les espérances, qui aujourd'hui s'accomplissent, d'un Messie restaurateur, d'un vengeur, d'un libérateur et créateur de l'indépendance véritable et de la patrie d'Israël. C'est la patrie la plus grande qui soit au monde, la patrie reine et dominatrice, qui efface tout souvenir du passé et tout

signe vivant d'esclavage, l'hébraïsme qui triomphe sur tout et sur tous, et pour toujours. Cela a été dit et cela s'accomplit. Seigneur, ici, devant toi, tu as Israël tout entier dans les représentants des différentes classes de ce peuple éternel, châtié par le Très-Haut, mais bien-aimé de lui, qui le proclame " sien ". Tu as le cœur vivant et sacré d'Israël avec les membres du Sanhédrin et les prêtres, tu as la puissance et la sainteté avec les pharisiens et les sadducéens, tu as la sagesse avec les scribes et les rabbins, tu as la politique et la valeur avec les hérodiens, tu as la richesse avec ceux qui sont fortunés, le peuple avec les marchands et les propriétaires, tu as la Diaspora avec les prosélytes, et jusqu'à ceux qui sont séparés et qui maintenant sont prêts à se réunir, parce qu'ils voient en toi l'Attendu : les esséniens, ces irréconciliables. Regarde, Seigneur, ce premier prodige, ce grand signe de ta mission, de ta vérité. Toi, qui es sans violence, sans moyens, sans ministres, sans soldats, sans épées, tu regroupes tout ton peuple comme une citerne rassemble les eaux de mille sources. Sans dire un mot, sans donner le moindre ordre, tu nous réunis, nous, un peuple divisé par les malheurs, les haines, les idées politiques et religieuses, et tu nous réconcilies. O Prince de la Paix, réjouis-toi d'avoir racheté et restauré avant même d'avoir pris le sceptre et la couronne. Ton Royaume, le Royaume attendu d'Israël est né. Nos richesses, nos puissances, nos épées sont à tes pieds. Parle ! Ordonne ! L'heure est venue. »

464.7 Tous approuvent le discours de Kouza. Jésus, les bras croisés, garde le silence.

« Tu ne dis rien ? Tu ne réponds pas, Seigneur ? Peut-être, es-tu étonné... ou bien tu sens que tu n'es pas prêt, et tu doutes surtout qu'Israël soit préparé... Mais ce n'est pas le cas. Ecoute notre avis. Je parle, et avec moi Manahen, pour le palais royal. Il ne mérite plus d'exister. C'est l'opprobre et la pourriture d'Israël. C'est une tyrannie honteuse qui opprime le peuple et s'abaisse servilement pour flatter l'usurpateur. Son heure est venue. Lève-toi, Etoile de Jacob, et mets en fuite les ténèbres de ce chœur de crimes et de hontes. Ici se trouvent ceux qui, appelés hérodiens, sont les ennemis des profanateurs du nom des Hérodes, sacré pour eux.

A vous la parole.

– Maître, je suis âgé et je me rappelle ce qu'était la splendeur d'autrefois. Comme le nom de héros donné à une charogne puante, tel est le nom d'Hérode porté par des descendants dégénérés qui avilissent notre peuple. C'est le moment de répéter le geste qu'a fait plusieurs fois Israël quand des monarques indignes régnaient sur les souffrances du peuple. Toi seul es digne de faire ce geste. »

Jésus se tait.

« Maître, cela fait-il le moindre doute ? Nous avons scruté les Ecritures : tu es celui-ci, tu dois régner, dit un scribe.

– Tu dois être Roi et Prêtre. Nouveau Néhémie, plus grand que lui[51], tu dois venir et purifier. L'autel est profané. Que le zèle du Très-Haut te presse, dit un prêtre.

– Beaucoup d’entre nous t’ont combattu — ceux qui craignent ton règne sage —, mais le peuple est avec toi, et les meilleurs de nous avec le peuple. Nous avons besoin d’un sage.

– Nous avons besoin d’un pur.

– D’un vrai roi.

– D’un saint.

– D’un Rédempteur. Nous sommes, de plus en plus, esclaves de tout et de tous. Défends-nous, Seigneur !

– Dans le monde, on nous foule aux pieds car, malgré notre nombre et notre richesse, nous sommes comme des brebis sans berger. Appelle au rassemblement par le vieux cri : “ A tes tentes, Israël ! ”, et de toute la Diaspora, comme une levée de troupes, tes sujets surgiront pour renverser les trônes vacillants des puissants qui ne sont pas aimés de Dieu. »

Jésus se tait toujours. Lui seul est assis, calme comme s’il ne s’agissait pas de lui au milieu de cette quarantaine de forcenés. Je me rappelle à peine un dixième de leurs raisons, car ils parlent tous ensemble comme dans la confusion d’une foire. Lui ne change pas d’attitude et continue à se taire.

Tous crient :

« Dis un mot ! Réponds ! »

Jésus se lève lentement, en appuyant ses mains sur le bord de la table. Il se fait un silence profond. Brûlé par le feu de quatre-vingts pupilles, il ouvre la bouche, et les autres l’imitent comme pour aspirer sa réponse. Or cette réponse est brève, mais nette :

« Non.

– Mais comment ? Mais pourquoi ? Tu nous trahis ? Tu trahis ton peuple ! Il renie sa mission ! Il repousse l’ordre de Dieu !... »

Quel vacarme ! Quel tumulte ! Les visages deviennent cramoisis, les yeux s’enflamment, les mains semblent menacer... Plus que des fidèles, on dirait des ennemis. Mais c’est ainsi : quand une idée politique domine les cœurs, même les doux deviennent des fauves envers ceux qui s’opposent à leurs idées.

464.8 Au tumulte succède un étrange silence. Il semble qu’après avoir épuisé leurs forces, ils se sentent vidés, à bout. Ils se regardent en s’interrogeant, désolés... certains fâchés...

Jésus promène son regard tout autour de lui. Il dit :

« Je savais que c'était pour cela que vous vouliez que je vienne. Et je connaissais l'inutilité de votre démarche. Kouza peut témoigner que je l'ai annoncé à Tarichée. Je suis venu pour vous montrer que je ne crains aucun piège : ce n'est pas mon heure, et je ne la craindrai pas quand elle sera arrivée, car c'est pour cela que je suis venu. Je suis aussi venu ici pour vous convaincre.

Plusieurs d'entre vous — mais non pas tous — êtes de bonne foi. Mais je dois corriger l'erreur dans laquelle, de bonne foi, vous êtes tombés. Vous voyez ? Je ne vous fais aucun reproche. Je n'en fais à personne, pas même à ceux qui, étant mes disciples fidèles, devraient être conduits par la justice et régler leurs propres passions avec droiture.

Je ne te blâme pas, juste Timon, mais je te dis qu'au fond de ton amour qui veut m'honorer, il y a encore ton moi qui s'agite et rêve d'un temps meilleur, où tu pourras voir frappés ceux qui te frappèrent.

Je ne te blâme pas, Manahen, bien que tu montres que tu as oublié la sagesse et l'exemple tout spirituels que tu tenais de moi, et auparavant de Jean-Baptiste, mais je te dis qu'en toi aussi se trouve une racine d'humanité qui renaît après l'incendie de mon amour.

Je ne te blâme pas, Eléazar, toi qui t'es montré tellement juste à l'égard de la vieille femme qu'on t'a laissée. Tu es toujours juste, mais pas en ce moment.

Et je ne te blâme pas, Kouza, même si je devrais le faire parce qu'en toi, plus qu'en tous ceux qui, de bonne foi, veulent me faire roi, ton moi est vivant. Roi, oui, tu veux que je le sois. Il n'y a pas de piège dans tes dires. Tu ne viens pas pour me prendre en faute, pour me dénoncer au Sanhédrin, au roi, à Rome. Mais, plus que par amour — tu crois n'agir que par amour, mais ce n'est pas le cas —, plus que par amour, tu agis pour te venger des offenses du palais royal. Je suis ton invité et je devrais taire la vérité sur tes sentiments, mais je suis la Vérité en toutes choses, et je parle pour ton bien.

Et il en est de même de toi, Joachim de Bozra, et de toi, scribe Jean, et de toi aussi, et de toi, et de toi, et de toi. »

Il montre un tel, ou tel autre, sans rancœur, mais avec tristesse... avant de reprendre :

« Je ne vous fais pas de reproches, car je sais que ce n'est pas vous qui voulez cela, spontanément. C'est l'Embûche, c'est l'Adversaire qui est à l'œuvre, et vous... vous êtes, sans le savoir, des instruments entre ses mains. Pour nuire et me nuire, le Maudit se sert même de votre amour, ô Timon, ô Manahen, ô Joachim, ô vous qui m'aimez réellement, il se sert même de votre vénération, ô vous qui pressentez en moi

le Rabbi parfait. Mais, à vous et à ceux qui n'ont pas vos sentiments, et qui voudraient que j'accepte d'être roi avec des visées qui descendent de plus en plus bas, jusqu'à la trahison et au crime, je vous dis : " Non. Mon Royaume n'est pas de ce monde. Venez à moi, pour que j'établisse mon Royaume en vous, rien d'autre ". 464.9 Et maintenant, laissez-moi partir.

– Non, Seigneur, nous sommes bien décidés. Nous avons déjà mis en mouvement nos richesses, préparé des plans, nous avons décidé de sortir de cette incertitude qui entretient l'inquiétude d'Israël et dont les autres profitent pour lui nuire. On te dresse des pièges, c'est vrai. Tu as des ennemis jusqu'à l'intérieur du Temple. Moi qui suis l'un des Anciens, je ne le nie pas, mais pour y mettre fin, voilà ce qu'il te faut recevoir : l'onction. Et nous sommes tout disposés à te la donner. Ce n'est pas la première fois qu'en Israël quelqu'un est ainsi proclamé roi, pour mettre fin aux malheurs de la nation et aux discordes. Il y a ici quelqu'un qui, au nom de Dieu, peut s'en charger. Laissez-nous faire, dit l'un des prêtres.

– Non ! Cela ne vous est pas permis. Vous n'en avez pas l'autorité.

– Le grand-prêtre est le premier à le désirer, même s'il n'en donne pas l'impression. Il ne peut plus tolérer la situation actuelle de la domination romaine et le scandale royal.

– Ne mens pas, prêtre. Sur tes lèvres, le blasphème est doublement impur. Peut-être ne le sais-tu pas ou es-tu trompé, mais au Temple, on ne veut pas de cela.

– Tu prends donc pour un mensonge notre affirmation ?

– Oui, si ce n'est de votre part à tous, du moins chez un grand nombre. Ne mentez pas. Je suis la Lumière et j'éclaire les cœurs...

– Nous, tu peux nous croire » crient les hérوديens. « Nous n'aimons pas Hérode Antipas ni aucun autre.

– Non. Vous n'aimez que vous-mêmes, c'est vrai, et vous ne pouvez m'aimer. Je vous servais de levier pour renverser le trône, et ouvrir le chemin à un pouvoir plus puissant, et pour faire supporter au peuple une oppression pire. Ce serait une tromperie pour moi, pour le peuple, et pour vous-mêmes. Une fois le roi anéanti, Rome vous anéantirait tous.

– Seigneur, dans les colonies de la Diaspora, il y a des hommes prêts à s'insurger... Nous les soutenons de nos ressources, disent les prosélytes.

– Et des miennes, et tout l'appui de l'Auranitide et de la Trachonitide » s'écrie l'homme de Bozra. « Je sais ce que je dis. Nos montagnes peuvent nourrir une armée, et à l'abri des pièges, pour les lancer comme un vol d'aigles à ton service.

– La Pérée aussi.

– La Gaulanitide aussi.

– La vallée du Gahas est avec toi !

– Et avec toi les rives de la mer Salée avec les nomades qui nous prennent pour des dieux, si tu consens à t’unir à nous » crie l’essénien.

Et il continue en un verbiage d’exalté qui se perd dans le bruit.

« Les montagnards de Judée sont de la race des rois courageux.

– Et ceux de la Haute-Galilée sont des héros de la trempe de Déborah. Même les femmes, même les enfants sont des héros !

– Tu nous crois peu nombreux ? Nous avons des troupes en abondance. Tout le peuple est avec toi. Tu es le roi de la race de David, le Messie ! C’est ce que crient aussi bien les sages que les ignorants, parce que c’est le cri des cœurs. Tes miracles... tes paroles... les signes...»

La confusion est telle que je n’arrive pas à suivre.

Jésus, tel un roc bien ferme entouré par un tourbillon, ne bouge pas, ne réagit même pas. Il est impassible. Et la ronde des prières, des supplications, des bonnes raisons continue.

« Tu nous déçois ! Pourquoi veux-tu notre ruine ? Tu veux n’agir que par toi-même ? Impossible. Matthatias Maccabée lui-même n’a pas refusé l’aide des Assidéens, et c’est avec leur soutien que Judas a libéré Israël ... Accepte !!! »

De temps à autre, les cris s’unissent sur ce mot. Mais Jésus ne cède pas.

464.10 Un des Anciens, très âgé, discute avec un prêtre et un scribe encore plus vieux que lui. Ils s’avancent et imposent le silence. C’est le vieux scribe qui parle, après avoir fait venir également Eléazar et les deux scribes Jean :

« Seigneur, pourquoi refuses-tu de ceindre la couronne d’Israël ?

– Parce qu’elle ne m’appartient pas. Je ne suis pas fils d’un prince hébreu.

– Seigneur, peut-être ne le sais-tu pas : eux deux et moi-même, nous avons été appelés un jour parce que trois Sages étaient venus demander où se trouvait celui qui était né roi des Juifs. Comprends-tu ? “ Né roi. ” On nous réunit, nous les princes des prêtres et des scribes du peuple sur l’ordre d’Hérode le Grand pour répondre à la question. Et avec nous, il y avait Hillel le Juste. Notre réponse fut : “ A Bethléem de Juda. ” Or, nous le savons, c’est là que tu es né, et de grands signes accompagnèrent

ta naissance. Parmi tes disciples, il y a des témoins. Peux-tu nier que tu as été adoré comme Roi par les trois sages ?

– Je ne le nie pas.

– Peux-tu nier que le miracle te précède, t'accompagne et te suit comme signe du Ciel ?

– Je ne le nie pas.

– Peux-tu nier que tu es le Messie promis?

– Je ne le nie pas.

– Alors, au nom du Dieu vivant, pourquoi veux-tu tromper les espérances d'un peuple ?

– Je viens pour accomplir les espérances de Dieu.

– Lesquelles ?

– Celles de la rédemption du monde, de la formation du Royaume de Dieu. Mon Royaume n'est pas de ce monde. Reprenez vos ressources et vos armes. Ouvrez vos yeux et vos âmes pour lire les Ecritures et les prophètes et pour accueillir ma vérité, et vous aurez le Royaume de Dieu en vous.

– Non. Les Ecritures parlent d'un Roi libérateur.

– Libérateur de l'esclavage de Satan, du péché, de l'erreur, de la chair, du paganisme, de l'idolâtrie. 464.11 Ah ! peuple sage des Hébreux, que t'a fait Satan, pour que tu te trompes sur les vérités prophétiques ? Que vous fait-il, mes frères juifs, pour vous rendre si aveugles ? Que vous fait-il, à vous mes disciples, pour que, même vous, vous ne compreniez plus ? Le plus grand malheur d'un peuple et d'un croyant, c'est de tomber dans une fausse interprétation des signes. Or ce malheur se produit ici. Des intérêts personnels, des préjugés, des exaltations, un amour mal compris de la patrie, tout sert à créer l'abîme... l'abîme de l'erreur dans lequel un peuple périra en méconnaissant son Roi.

– C'est toi qui te méconnais.

– C'est vous qui vous méconnaissez, et me méconnaissez. Je ne suis pas un roi humain. Et les trois quarts d'entre vous qui êtes rassemblés ici, vous le savez et vous voulez mon malheur et non mon bien. Vous le faites par rancœur, non par amour. Je vous pardonne. Je dis à ceux qui ont le cœur droit : " Reprenez vos esprits, ne soyez pas les serviteurs inconscients du mal. " Laissez-moi partir. Il n'y a rien d'autre à dire.

»

Silence plein de stupeur...

Eléazar intervient :

« Je ne suis pas ton ennemi. Je croyais bien faire, et je ne suis pas le seul... De bons amis pensent comme moi.

– Je le sais. Mais dis-moi, toi, et sois sincère : qu'en dit Gamaliel ?

– Le rabbi ?... Il dit... Oui, il dit : “ Le Très-Haut donnera un signe si Jésus est bien son Christ. ”

– Il a raison. Et Joseph l'Ancien ?

– Que tu es le Fils de Dieu et que tu régneras en Dieu.

– Joseph est un juste. Et Lazare de Béthanie ?

– Il souffre... Il parle peu... Mais il dit... que tu régneras seulement quand nos âmes t'accueilleront.

– Lazare est sage. Quand vos âmes m'accueilleront... Pour le moment, vous, même ceux que je croyais être des esprits accueillants, vous n'accueillez pas le Roi et son Royaume, et c'est cela qui me fait souffrir.

464.12– En somme, tu refuses ? crient-ils en grand nombre.

– Vous l'avez dit.

– Tu nous as fait nous compromettre, tu nous fais du tort, tu... » hurlent d'autres : hérوديens, scribes, pharisiens, sadducéens, prêtres...

Jésus quitte la table et s'avance vers ce groupe, les yeux étincelants. Quel regard ! Involontairement, ils se taisent, se serrent contre le mur... Jésus va vraiment visage contre visage, et il dit, doucement, mais d'une manière incisive qui tranche comme un coup de sabre :

« Il est écrit : “ Malheur à celui qui frappe en cachette son prochain et accepte des cadeaux pour condamner à mort un innocent. ” Moi, je vous dis : je vous pardonne, mais votre péché est connu du Fils de l'homme. Si, moi, je ne vous pardonnais pas... Pour bien moins que cela, Jéovêh a réduit en cendres plusieurs Israélites. »

Mais il dit cela d'un air tellement terrible que personne n'ose bouger. Jésus soulève le lourd double rideau et sort dans l'atrium sans que personne ose faire le moindre geste.

Ce n'est que lorsque le rideau cesse de remuer, c'est-à-dire après quelques minutes, qu'ils se remettent.

« Il faut le rejoindre... Il faut le retenir... disent les plus acharnés.

– Mieux vaut nous faire pardonner » soupirent les meilleurs, c'est-à-dire Manahen, Timon, des prosélytes, l'homme de Bozra, en somme ceux qui ont le cœur droit.

Ils se pressent à la sortie de la salle. Ils cherchent, interrogent les serviteurs :

« Où est Le Maître ? Où est-il ? »

Le Maître ? Personne ne l'a vu, pas même ceux qui se tenaient aux deux portes de l'atrium. Pas de Maître... Avec des torches et des lanternes, ils le cherchent dans l'obscurité du jardin, dans la pièce où il s'était reposé. Personne ! Et il n'y a plus son manteau laissé sur le lit, son sac laissé dans l'atrium...

« Il nous a échappé ! C'est un Satan !... Non ! Il est Dieu. Il fait ce qu'il veut. Il va nous trahir !... Non ! Il nous connaîtra pour ce que nous sommes. »

Opinions et insultes mutuelles s'entremêlent. Les bons crient :

« C'est vous qui nous avez séduits. Traîtres ! Nous aurions dû le deviner ! »

Les mauvais, c'est-à-dire le plus grand nombre, menacent et, après avoir perdu le bouc émissaire contre lequel ils ne peuvent se retourner, les deux partis se retournent l'un contre l'autre...

464.13 Où est donc Jésus ? Moi, je le vois, parce qu'il le veut, très loin, vers le pont, là où le Jourdain réapparaît. Il marche rapidement, comme porté par le vent. Ses cheveux flottent autour de son visage pâle, son vêtement bat comme une voile. Puis, quand il est sûr de se trouver à bonne distance, il s'enfonce dans les joncs et suit la rive orientale. Dès qu'il a trouvé les premiers récifs de la haute falaise, il y monte sans se soucier du manque de lumière qui rend dangereuse l'escalade de la côte escarpée. Il monte jusqu'à un rocher qui surplombe le lac et où veille un chêne séculaire. Et il s'assied là, immobile, un coude sur le genou, le menton sur la paume de la main, le regard fixé sur l'immensité qui s'embrume, à peine visible par la blancheur de son vêtement et la pâleur de son visage...

464.14 Mais quelqu'un l'a suivi. C'est Jean. Un Jean à peine vêtu, avec seulement son court vêtement de pêcheur, les cheveux raides de quelqu'un qui a été dans l'eau, haletant et pourtant pâle. Il s'approche doucement de son Jésus. On dirait une ombre qui glisse sur la falaise raboteuse. Il s'arrête à quelque distance, il surveille Jésus... Il ne bouge pas, il semble faire partie du rocher. Sa tunique de couleur sombre le dissimule encore plus ; seuls son visage, ses jambes et ses bras nus se distinguent à peine dans l'ombre de la nuit.

Mais quand, plutôt qu'il ne le voit, il entend pleurer Jésus, alors il ne résiste plus et s'approche, puis l'appelle :

« Maître ! »

Jésus l'entend murmurer et lève la tête ; prêt à fuir, il relève son vêtement.

Mais Jean s'écrie :

« Que t'ont-ils fait, Maître, pour que tu ne reconnaisse plus ton Jean ? »

Et Jésus reconnaît son Bien-Aimé. Il lui tend les bras et Jean s'y élance, et les deux pleurent à cause de deux douleurs différentes, mais dans un unique amour.

Mais ensuite les larmes se calment et Jésus, le premier, revient à la claire vision des choses. Il se rend compte que Jean est à peine vêtu, avec sa tunique humide, déchaussé, glacé.

« Comment donc es-tu ici, dans cet état ! Pourquoi n'es-tu pas avec les autres ?

– Ne me gronde pas, Maître. Je ne pouvais rester... Je ne pouvais te laisser partir... J'ai quitté mon vêtement, tout sauf cela, et je me suis jeté à l'eau. J'ai nagé pour revenir à Tarichée et de là par la rive, puis j'ai franchi le pont et je t'ai suivi. Je suis resté caché dans le fossé près de la maison, prêt à venir à ton aide, au moins pour savoir s'ils t'enlevaient, s'ils te faisaient du mal. J'ai entendu qu'on se disputait, puis je t'ai vu passer rapidement devant moi. Tu ressemblais à un ange. Pour te suivre sans te perdre de vue, je suis tombé dans des fossés et des marécages, et je suis tout couvert de boue. Je dois avoir taché ton vêtement... Je te regarde depuis que tu es ici... Tu pleurais ?... 464.15 Que t'ont-ils fait, mon Seigneur ? Ils t'ont insulté ? Frappé ?

– Non. Ils voulaient me faire roi. Un pauvre roi, Jean ! Et beaucoup le désiraient de bonne foi, poussés par un amour véritable et une bonne intention... Mais le plus grand nombre... pour pouvoir me dénoncer et se débarrasser de moi...

– Qui sont-ils ?

– Ne me le demande pas.

– Et les autres ?

– Ne me demande pas non plus leurs noms. Tu ne dois pas haïr et tu ne dois pas critiquer... Moi, je pardonne...

– Maître... Il y avait des disciples ?... Dis-moi cela seulement.

– Oui.

– Et des apôtres ?

– Non, Jean, aucun apôtre.

– Vraiment, Seigneur ?

– Vraiment, Jean.

– Ah ! Louange à Dieu pour cela... Mais pourquoi pleures-tu encore, Seigneur ? Je suis avec toi. Moi, je t'aime pour tous. Et aussi Pierre et André, et les autres... Quand ils m'ont vu me jeter dans le lac, ils m'ont traité de fou. Pierre était furieux, et mon frère disait que je voulais mourir dans les remous. Mais ensuite, ils ont compris et ils m'ont crié : " Que Dieu soit avec toi. Va, va !... " Nous t'aimons, nous, mais personne comme moi, qui ne suis qu'un pauvre enfant.

– Oui, personne comme toi. Tu as froid, Jean ! Viens ici sous mon manteau...

– Non, à tes pieds, ainsi... Mon Maître ! Pourquoi ne t'aiment-ils pas tous comme le pauvre enfant que je suis ? »

Jésus l'attire sur son cœur en s'asseyant à côté de lui.

« Parce qu'ils n'ont pas ton cœur d'enfant...

– Ils voulaient te faire roi ? Mais ils n'ont pas encore compris que ton Royaume n'est pas de cette terre ?

– Ils ne l'ont pas compris !

464.16 – Sans donner de noms, raconte-moi, Seigneur...

– Mais tu ne le répéteras pas ?

– Si tu ne le veux pas, Seigneur, je ne dirai rien...

– Tu ne le diras que lorsque les hommes voudront me présenter comme un simple chef populaire. Un jour, cela viendra. Tu seras là et tu diras : " Il n'a pas été un roi de la terre parce qu'il ne l'a pas voulu, car son Royaume n'était pas de ce monde. Lui, en tant que Fils de Dieu, Verbe incarné, ne pouvait accepter ce qui n'est que terrestre. Il a voulu venir dans le monde et revêtir une chair pour racheter la chair, les âmes et le monde, mais il n'a pas voulu accepter les pompes du monde et les foyers du péché, et il n'a rien eu en lui de charnel ni de mondain.

La Lumière ne s'est pas enveloppée de ténèbres, l'Infini n'a rien accueilli de fini, mais il a transformé des créatures, limitées par la chair et le péché, en personnes qui désormais lui ressembleraient davantage. Pour cela, il a amené ceux qui croient en lui

à la vraie royauté et il a établi son Règne dans les cœurs, avant de l'établir dans les Cieux, où il sera complet et éternel avec tous les sauvés. ”

Voilà ce que tu diras, Jean, à ceux qui ne voudront voir en moi qu'un homme, et à ceux qui ne verront en moi qu'un esprit, à ceux qui nieront que j'aie subi la tentation... et la souffrance... Tu rapporteras aux hommes que le Rédempteur a pleuré... et qu'eux, les hommes, ont été rachetés aussi par mes larmes...

– Oui, Seigneur. Comme tu souffres, Jésus !...

– Comme je rachète ! Mais toi, tu me consoles de ma peine. A l'aube, nous allons partir d'ici. Nous trouverons une barque. Me crois-tu si je te dis que nous pouvons avancer sans rames ?

– Je croirais même si tu me disais que nous irons sans barque... »

Ils restent enlacés, enveloppés dans le seul manteau de Jésus, et Jean finit par s'endormir dans cette tiédeur, fatigué, comme un enfant dans les bras de sa maman.

Dictée de Jésus à propos du témoignage de Jean

Le témoignage du Bien-Aimé

464.17 Jésus dit :

« C'est pour ceux qui ont le cœur droit qu'a été donnée cette page évangélique, inconnue mais tellement éclairante ! Jean, en écrivant son évangile des dizaines d'années plus tard, fait une brève allusion à cet épisode. Obéissant au désir de son Maître, dont il met en lumière plus que tout autre évangéliste la nature divine, il révèle aux hommes ce détail ignoré, avec cette retenue virginale qui imprégnait toutes ses actions et toutes ses paroles d'une pudeur humble et réservée.

Jean, mon confident pour les événements les plus graves de ma vie, ne s'est jamais orgueilleusement prévalu de ces faveurs que je lui faisais. Lisez attentivement : il semble au contraire souffrir de les révéler et dire : “ Je dois transmettre cela parce que c'est une vérité qui est à la gloire de mon Seigneur, mais je vous demande pardon de devoir montrer que je suis seul à la connaître ” et c'est par des paroles concises qu'il fait allusion au détail connu de lui seul.

464.18 Lisez le premier chapitre de son évangile où il raconte sa rencontre avec moi : “ Jean-Baptiste se tenait là, de nouveau, avec deux de ses disciples... Les deux disciples entendirent ces paroles... André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean et suivi Jésus. Il rencontre en premier lieu... ” Il ne se nomme pas, au contraire, il se cache derrière André, qu'il met en lumière.

A Cana, il était avec moi, et il dit : “ Jésus était présent avec ses disciples... et ses disciples crurent en lui. ” C'étaient les autres qui avaient besoin de croire. Lui croyait

déjà, mais il ne fait qu'un avec les autres, comme s'il avait besoin de voir des miracles pour croire.

Témoin, la première fois que j'ai chassé les marchands du Temple, ainsi que lors de l'entretien avec Nicodème et à l'épisode de la Samaritaine, il ne dit jamais : " J'y étais ", mais il garde la ligne de conduite qu'il avait prise à Cana et il emploie l'expression : " Ses disciples ", même quand il était seul ou avec un autre. Et il continue ainsi, sans jamais se nommer, mais en mettant toujours en avant ses compagnons, comme s'il n'avait pas été, lui, le plus fidèle, le toujours fidèle, le parfaitement fidèle.

Rappelez-vous la délicatesse avec laquelle il fait allusion à l'épisode de la Cène, dont il ressort que c'était lui le bien-aimé reconnu comme tel même par les autres, qui ont recours à lui quand ils veulent connaître les secrets du Maître : " Les disciples commencèrent donc à se regarder les uns les autres, se demandant de qui il parlait. L'un d'eux, celui que Jésus aimait, reposait sur sa poitrine. Simon-Pierre lui fit signe : 'Demande de qui il parle.' Celui-ci, appuyé comme il l'était sur la poitrine de Jésus, lui demanda : 'Qui est-ce donc, Seigneur ?' "

Il ne se cite pas lorsqu'il est appelé à Gethsémani avec Pierre et Jacques. Il ne dit pas non plus : " J'ai suivi le Seigneur. " Il écrit : " Simon-Pierre et un autre disciple avaient suivi Jésus. Comme ce disciple était connu du grand-prêtre, il entra avec Jésus dans le palais du grand-prêtre. " Sans Jean, je n'aurais pas eu le réconfort de les voir, lui et Pierre, dans les premières heures où je fus arrêté. Mais Jean ne s'en vante pas.

Il fut l'un des principaux personnages à l'heure de la Passion, l'unique apôtre qui y fut constamment présent, plein d'amour, plein de pitié, héroïquement présent près du Christ et de sa Mère, en face de Jérusalem déchaînée. Il tait pourtant son nom même dans l'épisode majeur de la Crucifixion et des paroles du Mourant : " Femme, voici ton fils ", " Voici ta mère. " C'est " le disciple ", le sans nom, sans autre nom que celui qui a été sa gloire après avoir été sa vocation : " le disciple ".

Même après avoir reçu l'honneur d'être devenu le " fils " de la Mère de Dieu, il ne s'exalte pas. A la Résurrection, il dit encore : " Pierre et l'autre disciple (auxquels Marie, sœur de Lazare, avait parlé du sépulcre vide) sortirent et allèrent... Ils coururent... mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier. Il se pencha et vit... mais il n'entra pas... " Quel trait de douce humilité ! Lui, le disciple bien-aimé, le fidèle, il laisse d'abord entrer Pierre, qui est le chef bien qu'il ait péché par lâcheté. Il ne le juge pas. C'est son grand-prêtre à lui. Il le secourt même par sa sainteté, car les " chefs " eux-mêmes peuvent avoir besoin — et même ont besoin — de l'aide de leurs sujets.

Combien de subordonnés sont meilleurs que des " chefs " ! Vous qui êtes de saints sujets, ne refusez jamais votre pitié aux " chefs " qui fléchissent sous un fardeau qu'ils ne savent pas porter, ou qui sont aveuglés et enivrés par la fumée des honneurs. Soyez, ô mes saints sujets, les Simon de Cyrène de vos supérieurs. Et je m'adresse à toi également, mon petit Jean, car c'est à toi que je parle pour tous : soyez les " Jean " qui courent en avant et qui guident les " Pierre ", puis s'arrêtent pour les laisser entrer

par respect pour leur charge. Soyez les “ Jean ” qui — ô chef-d’œuvre d’humilité ! —, pour ne pas vexer les “ Pierre ” qui ne savent pas comprendre et croire, en arrivent à paraître et à laisser croire qu’ils sont obtus et incrédules eux aussi, comme les “ Pierre ”.

Lisez le dernier épisode sur le lac de Tibériade. C’est encore Jean qui, réitérant ce qu’il a fait à d’autres reprises, reconnaît le Seigneur dans l’Homme debout sur la rive. Et, après qu’ils eurent pris leur repas ensemble, à la question de Pierre : “ Et lui, Seigneur, que lui arrivera-t-il ? ” il ne mentionne que “ le disciple ”, rien de plus.

Pour ce qui le concerne, lui, il s’efface. Mais quand il s’agit de dire quelque chose qui fasse resplendir d’une lumière de plus en plus divine le Verbe de Dieu incarné, alors Jean lève le voile et révèle un secret.

464.19 Au sixième chapitre de l’évangile, il dit : “ Sachant qu’on allait venir l’enlever pour le faire roi, il se retira de nouveau, seul, dans la montagne. ” Et il fait connaître aux croyants cette heure du Christ, pour qu’ils sachent que multiples et complexes furent les tentations et les luttes auxquelles on soumit le Christ en ses diverses qualités d’Homme, de Maître, de Messie, de Rédempteur, de Roi, et que les hommes et Satan — l’éternel instigateur des hommes — n’épargnèrent aucune machination contre le Christ pour le diminuer, l’abattre, le détruire. Les méchancetés sataniques et humaines, truffées de prétextes présentés comme bons, assaillirent l’Homme, le Prêtre Eternel, le Maître, aussi bien que le Seigneur. On essaya tout pour épier les faits et gestes du citoyen, du patriote, du fils, de l’homme, afin de découvrir le point faible sur lequel faire levier.

Ah ! mes enfants, vous ne réfléchissez qu’à la tentation du début et à celle de la fin. Seules mes dernières fatigues de Rédempteur vous paraissent importantes, seules mes dernières heures sont douloureuses à vos yeux, seules mes dernières expériences vous semblent amères et décevantes. Mais mettez-vous un instant à ma place. Imaginez que c’est à vous que l’on fait entrevoir la paix avec vos compatriotes, leur aide, ainsi que la possibilité d’accomplir les purifications nécessaires pour rendre saint votre pays bien-aimé, de restaurer, de réunir les membres séparés d’Israël, de mettre fin à la douleur, au servage, au sacrilège. Et je ne vous demande pas de vous mettre à ma place en pensant que l’on vous offre une couronne. Je vous suggère seulement d’avoir pour une heure mon cœur d’homme, et dites-moi : quel retentissement cette proposition séduisante aurait-elle eu sur vous ? En auriez-vous triomphé en restant fidèles à la divine Idée, ou auriez-vous été vaincus ? En seriez-vous sortis plus que jamais saints et spirituels, ou vous seriez-vous détruits vous-mêmes en adhérant à la tentation ou en cédant aux menaces ? Et quelle conséquence aurait eu sur votre cœur de constater à quel point Satan braquait ses armes sur moi, pour me blesser dans ma mission et dans mes affections, en poussant mes bons disciples sur le mauvais chemin et en me mettant en lutte ouverte avec mes ennemis, désormais démasqués, d’autant plus féroces qu’ils savent leurs complots découverts ?

464.20 Ne restez pas avec le compas et le mètre en main, avec le microscope et la science humaine, cessez de mesurer, de lorgner, de discuter avec des raisonnements pédants de scribes, si Jean a bien parlé, jusqu'à quel point ceci ou cela est vrai. Ne superposez pas la phrase de Jean à l'épisode donné hier pour voir si les circonstances correspondent bien. Jean ne s'est pas trompé par faiblesse sénile, et le petit Jean ne s'est pas trompé par faiblesse de malade. Ce dernier a dit ce qu'il a vu. Le grand Jean, bien des années après l'événement, a raconté ce qu'il savait et, avec un fin enchaînement des lieux et des faits, a révélé, non sans malice d'ailleurs, le secret connu de lui seul de la tentative de couronner le Christ.

C'est à Tarichée, après la première multiplication des pains, que prit naissance dans le peuple l'idée de faire du Rabbi de Nazareth le roi d'Israël. Il y avait là Manahen, le scribe et plusieurs autres qui, imparfaits encore spirituellement mais au cœur honnête, accueillent cette idée et s'en font les propagateurs pour honorer le Maître, pour mettre fin à la lutte injuste contre lui. C'était une erreur d'interprétation des Ecritures, erreur répandue dans tout Israël, aveuglé par des rêves de royauté humaine et par l'espoir de sanctifier sa patrie, tellement souillée.

Comme c'était naturel, beaucoup adhèrent à l'idée avec simplicité. Un grand nombre feignirent sournoisement d'y souscrire pour me nuire. Ces derniers, unis par leur animosité contre moi, oublièrent les haines de castes qui les avaient toujours divisés, et s'allièrent pour me tenter. Ils escomptaient donner une apparence de légalité au crime qu'ils avaient déjà décidé dans leur cœur. Ils espèrent de ma part quelque faiblesse, de l'orgueil. Cet orgueil et cette faiblesse, et par suite l'acceptation de la couronne qu'ils m'offraient, auraient justifié les accusations qu'ils voulaient lancer contre moi. Plus tard... Plus tard, ils s'en seraient servi pour donner la paix à leur âme sournoise et prise de remords, parce qu'ils se seraient dit, en espérant pouvoir le croire : " C'est Rome, pas nous, qui a puni l'agitateur nazaréen. " Ainsi aurait eu lieu l'élimination légale de leur Ennemi. Tel était pour eux leur Sauveur...

Voilà les raisons de cette tentative de proclamation et la clé des haines plus fortes qui s'ensuivirent. Voici, enfin, la profonde leçon du Christ. La comprenez-vous ? C'est une leçon d'humilité, de justice, d'obéissance, de courage, de prudence, de fidélité, de pardon, de patience, de vigilance, de résignation envers Dieu, envers ma propre mission, envers mes amis, envers les rêveurs, envers mes ennemis, envers Satan, envers les hommes dont il se servait pour me tenter, envers les choses, envers les idées. Tout doit être contemplé, puis accepté ou repoussé, aimé ou non, en regardant la sainte fin de l'homme : le Ciel, la volonté de Dieu.

464.21 Petit Jean, telle a été l'une des heures de Satan contre moi. A l'exemple du Christ, les petits " Christ " les subissent. Il faut tenir bon et en venir à bout sans orgueil ni découragement. Elles ont un but, qui est saint. Ne crains pas, cependant. Dieu, à ces heures-là, n'abandonne pas, mais secourt la personne fidèle. Puis l'Amour descend pour que les fidèles deviennent des rois. Qui plus est, une fois finie l'heure de la terre, les fidèles montent au Royaume, dans la paix pour toujours, victorieux pour toujours...

Ma paix, petit Jean couronné d'épines. Ma paix... »

EMV 494 – La femme adultère – Jean 8, 1-11

Jean 8,1-11

Quant à Jésus, il s'en alla au mont des Oliviers. Dès l'aurore, il retourna au Temple. Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner.

Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme qu'on avait surprise en situation d'adultère. Ils la mettent au milieu, et disent à Jésus : « Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, que dis-tu ? » Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser.

Mais Jésus s'était baissé et, du doigt, il écrivait sur la terre. Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre. » Il se baissa de nouveau et il écrivait sur la terre. Eux, après avoir entendu cela, s'en allaient un par un, en commençant par les plus âgés. Jésus resta seul avec la femme toujours là au milieu. Il se redressa et lui demanda : « Femme, où sont-ils donc ? Personne ne t'a condamnée ? » Elle répondit : « Personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus. »

EMV 494

494.1 Je vois l'intérieur de l'enceinte du Temple, c'est-à-dire l'une des si nombreuses cours entourées de portiques. Jésus parle à la foule qui l'entoure, bien enveloppé dans le manteau qui couvre son vêtement. Celui-ci n'est pas blanc mais rouge foncé (c'est, semble-t-il, une lourde étoffe de laine).

Je pense que c'est l'hiver, car tous les gens sont emmitouffés. Il doit faire froid car, au lieu de rester immobiles, ils marchent vivement comme pour se réchauffer. Le vent remue les manteaux et soulève la poussière des cours.

Le groupe qui se presse autour de Jésus — c'est le seul à rester à sa place alors que tous les autres vont et viennent autour de tel ou tel maître — s'ouvre pour laisser passer un détachement de scribes et de pharisiens gesticulants et plus que jamais fielleux. Tout en eux lance du venin : leurs regards, leur visage, leur bouche. Quelles vipères ! Plutôt qu'ils ne la conduisent, ils traînent une femme d'environ trente ans, échevelée, les vêtements en désordre, et en larmes comme une personne que l'on a maltraitée. Ils la jettent aux pieds de Jésus comme un tas de chiffons ou une dépouille morte. Et elle reste là, recroquevillée sur elle-même, le visage appuyé sur ses deux bras, qui la cachent et lui font un coussin entre son visage et le sol.

« Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Son mari l'aimait, et ne la laissait manquer de rien. C'était la reine de sa maison. Or elle l'a trahi, car c'est

une pécheresse, une vicieuse, une ingrate, une profanatrice. Elle est adultère et, comme telle, doit être lapidée. C'est ce que dit Moïse. Dans sa Loi, il ordonne que de telles femmes soient lapidées comme des bêtes immondes. Et elles sont immondes, car elles trahissent la foi conjugale ainsi que l'homme qui les aime et prend soin d'elles ; elles sont comme une terre jamais rassasiée, toujours assoiffée de luxure. Elles sont pires que des courtisanes car, sans la morsure du besoin, elles se donnent pour assouvir leur impudicité. Elles sont corrompues. Elles sont contaminatrices. Elles doivent être condamnées à mort. Moïse l'a dit. Et toi, Maître, qu'en penses-tu ? »

494.2 Jésus avait interrompu son discours à l'arrivée tumultueuse des pharisiens, il avait promené un regard pénétrant sur la meute haineuse, puis avait tourné les yeux sur la femme avilie, jetée à ses pieds. Mais il ne dit mot. Il s'est penché, tout en restant assis et, d'un doigt, il écrit sur les pierres du portique que la poussière soulevée par le vent recouvre d'une couche épaisse. Eux parlent, et lui écrit.

« Maître, c'est à toi que nous parlons. Ecoute-nous. Réponds-nous. Tu n'as pas compris ? Cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Dans sa maison, dans le lit de son mari. Elle l'a souillé par sa passion. »

Jésus écrit.

« Mais c'est un abruti, cet homme ! Vous ne voyez pas qu'il ne comprend rien et qu'il trace des signes sur la poussière comme un pauvre fou ?

– Maître, pour ton bon renom, parle. Que ta sagesse réponde à nos questions. Nous te le répétons : cette femme ne manquait de rien. Elle avait vêtements, nourriture, amour. Or elle a trahi. »

Jésus écrit.

« Elle a menti à l'homme qui avait confiance en elle. De sa bouche menteuse, elle l'a salué, elle l'a accompagné jusqu'à la porte en souriant, puis elle a ouvert la porte secrète et a fait entrer son amant. Et pendant que son mari était absent et travaillait pour elle, elle s'est vautrée dans sa luxure comme une bête immonde.

– Maître, plus encore que la couche nuptiale, elle a profané la Loi. C'est une rebelle, une sacrilège, une blasphématrice. »

Jésus écrit. Du pied, il efface et écrit plus loin, en tournant lentement sur lui-même pour trouver de la place. On dirait un enfant qui s'amuse. Mais ce qu'il écrit, ce ne sont pas des mots pour rire. Il a écrit successivement : “ Usurier ”, “ Faussaire ”, “ Fils irrespectueux ”, “ Fornicateur ”, “ Assassin ”, “ Profanateur de la Loi ”, “ Voleur ”, “ Luxurieux ”, “ Usurpateur ”, “ Mari et père indigne ”, “ Blasphémateur ”, “ Rebelle à Dieu ”, “ Adultère ”. Il écrit et écrit encore pendant qu'interviennent de nouveaux accusateurs.

« Mais enfin, Maître ! Rends ton jugement ! Cette femme doit être jugée. Elle ne peut de son poids contaminer la terre. Son souffle est un poison qui trouble les cœurs. »

494.3 Jésus se lève. Mon Dieu, quel visage ! Ses yeux sont des éclairs qui foudroient les accusateurs. Il semble encore plus grand, tant il redresse la tête. On dirait un roi sur son trône, tant il est sévère et solennel. Son manteau est tombé d'une épaule et forme une légère traîne derrière lui, mais il ne s'en soucie pas.

Le visage fermé et sans la moindre trace de sourire sur les lèvres ni dans les yeux, il darde son regard sur la foule, qui recule comme devant deux lames acérées. Il les fixe un par un, en semblant fouiller en eux avec une intensité qui fait peur. Ceux qu'il dévisage ainsi cherchent à reculer dans la foule et s'y perdre ; ainsi le cercle s'élargit et s'effrite, comme miné par quelque force cachée.

Finalement, il parle :

« Que celui d'entre vous qui est sans péché lance à la femme la première pierre. »

Sa voix est un tonnerre qu'accompagnent des regards encore plus fulgurants. Jésus a croisé les bras et reste sans bouger, droit comme un juge qui attend. Son regard ne laisse pas en paix : il fouille, pénètre, accuse.

C'est d'abord un homme qui s'éloigne, tête basse, puis deux, puis cinq, puis toute l'assistance, par groupes. Non seulement les scribes et les pharisiens, mais aussi ceux qui se tenaient auparavant autour de Jésus et d'autres, qui s'étaient approchés pour entendre le jugement et la condamnation et qui, les uns comme les autres, s'étaient unis pour insulter la coupable et réclamer sa lapidation.

Jésus reste seul avec Pierre et Jean. Je ne vois pas les autres apôtres.

Pendant la fuite des accusateurs, Jésus s'est remis à écrire : “ Pharisiens ”, “ Vipères ”, “ Tombeaux de pourriture ”, “ menteurs ”, “ Traîtres ”, “ Ennemis de Dieu ”, “ Insulteurs de son Verbe ”...

494.4 Une fois la cour tout entière vidée, un grand silence s'établit. Il ne reste plus que le bruissement du vent et le murmure d'une fontaine dans un coin. Alors Jésus lève la tête et regarde. Son visage s'est apaisé. Il est attristé, mais n'est plus irrité. Il jette un coup d'œil à Pierre qui s'est légèrement éloigné pour s'appuyer à une colonne et à Jean qui, presque derrière Jésus, le regarde avec amour. Jésus esquisse un sourire à la vue de Pierre et ce sourire s'élargit quand ses yeux se tournent vers Jean : ce sont deux sourires différents.

Puis il regarde la femme encore prostrée à ses pieds et en larmes. Il l'observe. Il se lève, rajuste son manteau comme s'il allait se mettre en route. Il fait signe aux deux apôtres de se diriger vers la sortie.

Resté seul, il appelle la femme.

« Femme, écoute-moi. Regarde-moi. »

Il répète son ordre, car elle n'ose lever la tête.

« Femme, nous sommes seuls. Regarde-moi. »

La malheureuse lève un visage sur lequel les larmes et la poussière forment un masque avilissant.

« Femme, où sont tes accusateurs ? »

Jésus parle doucement, avec un sérieux plein de pitié. Son visage et son corps s'inclinent légèrement vers la terre, vers cette misère, et ses yeux sont pleins d'une expression indulgente et réparatrice.

« Personne ne t'a condamnée ? »

La femme, entre deux sanglots, répond :

« Personne, Maître.

– Moi non plus, je ne vais pas te condamner. Va, et ne pêche plus. Rentre chez toi, et sache te faire pardonner, par Dieu et par l'offensé. N'abuse pas de la bonté du Seigneur. Va. »

Il l'aide à se relever en la prenant par la main, mais il ne la bénit pas et ne lui donne pas la paix. Il la regarde s'éloigner, tête basse et légèrement chancelante sous le poids de sa honte, puis, quand elle a disparu, il s'éloigne à son tour avec les deux disciples.

Enseignement de Jésus

494.5 Jésus dit :

« Ce qui me blessait, c'était le manque de charité et de sincérité des accusateurs. Non que l'accusation fût mensongère. La femme était réellement coupable. Mais ils manquaient de sincérité en se scandalisant d'une faute qu'eux-mêmes avaient commise mille fois et que seules une ruse plus habile et une plus grande chance avaient permis de garder cachée. La femme, à son premier péché, avait été moins rusée et moins chanceuse. Mais aucun de ses accusateurs et de ses accusatrices — car, même si elles n'élevaient pas la voix, les femmes aussi l'accusaient au fond de leur cœur — n'était exempt de faute.

Est adultère celui qui passe à l'acte comme celui qui aspire à l'acte et le désire de toutes ses forces. La luxure existe aussi bien chez celui qui souhaite pécher que chez le pécheur. Il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut aussi ne pas désirer le commettre.

Rappelle-toi, Maria, la première parole de ton Maître, quand il t'a appelée du bord du précipice où tu te trouvais : " Il ne suffit pas d'éviter de commettre le mal. Il faut aussi ne pas désirer le faire. "

Celui qui caresse des pensées voluptueuses et provoque des impressions luxurieuses, par des lectures, des spectacles recherchés exprès et par des habitudes malsaines, est aussi impur que celui qui commet la faute matériellement. J'ose même dire qu'il est plus coupable, car il va par la pensée contre la nature et pas seulement contre la morale. Je ne parle pas non plus de ceux qui passent à de véritables actes contre nature. Leur seule excuse est une maladie organique ou psychique. Celui qui n'a pas cette excuse est de dix degrés inférieur à la bête la plus dégoûtante.

Pour condamner avec justice, il faudrait être exempt de faute. Je vous renvoie aux dictées antérieures où je parle des conditions essentielles pour être juge. Le cœur des pharisiens et des scribes ne m'était pas inconnu, ni celui des personnes qui s'étaient unies à eux pour se déchaîner contre la coupable. Péchant contre Dieu et contre le prochain, ils étaient coupables de fautes contre le culte, contre leurs parents, contre leur prochain, et surtout contre leurs épouses. Si, par un miracle, j'avais ordonné à leur sang d'écrire sur leur front leur péché, c'est de loin l'accusation d'adultère de fait ou de désir qui aurait dominé.

494.6 J'ai dit : " C'est ce qui vient du cœur qui souille l'homme. " Or, à part mon cœur, il n'y avait personne parmi les juges qui eût le cœur sans souillure.

Non seulement ils n'étaient pas sincères, mais ils n'avaient aucune charité. Pas même le fait de lui ressembler dans la soif du désir de volupté ne les y portait. C'était moi qui faisais preuve de charité envers la femme avilie, moi, le seul qui aurait dû éprouver du dégoût devant elle. Mais rappelez-vous bien ceci : " Meilleur on est, plus on éprouve de la pitié pour les coupables. " On n'a pas d'indulgence pour la faute elle-même, cela non. Mais on a de la compassion pour les faibles qui n'ont pas su résister à la faute.

Ah ! l'homme ! Plus qu'un roseau fragile et un délicat liseron, il est facilement dominé par la tentation et porté à s'accrocher là où il espère trouver du réconfort.

Car bien souvent la faute arrive, surtout chez le sexe le plus faible, à cause de cette recherche de réconfort. C'est pourquoi je dis que l'homme qui manque d'affection pour sa femme, et même pour sa fille, est quatre-vingt-dix fois sur cent responsable de leur faute et il en répondra pour elles. Aussi bien une sottise affection — qui n'est qu'un stupide esclavage d'un homme pour une femme ou d'un père pour sa fille —, que l'absence d'affection ou, pis encore, une faute de la propre passion qui porte un mari à d'autres amours et des parents à des soucis étrangers à leurs enfants, sont des foyers d'adultères et de prostitution, et comme tels sont condamnés par moi. Vous

êtes des êtres doués de raison et guidés par une loi divine et une loi morale. Donc se rabaisser à une vie de sauvages ou de brutes devrait horrifier votre grand orgueil. Mais l'orgueil, qui dans ce cas serait même utile, vous le mettez dans bien d'autres satisfactions.

494.7 J'ai regardé Pierre et Jean d'une manière différente, car j'ai voulu dire au premier, un homme adulte : " Pierre, toi aussi, ne manque pas de charité et de sincérité ", et en tant que mon futur Pontife : " Rappelle-toi cette heure et, à l'avenir, juge comme ton Maître " ; alors qu'au second, un jeune à l'âme encore d'enfant, je laissais entendre : " Tu pourrais juger, mais tu ne juges pas, car tu as le même cœur que moi. Merci, mon bien-aimé, d'être tellement mien que tu es un second moi-même. "

Et j'ai éloigné ces deux apôtres avant d'appeler la femme, pour ne pas augmenter son humiliation par la présence de deux témoins. Apprenez-le, hommes sans pitié : si coupable que soit quelqu'un, il faut toujours le traiter avec respect et charité, ne pas se réjouir de son abaissement, ne pas s'acharner contre lui, pas même par des regards de curiosité. Pitié, pitié pour celui qui tombe !

A la coupable, j'indique la voie à suivre pour se racheter : rentrer chez elle, demander humblement pardon et l'obtenir par une vie droite. Ne plus céder à la chair. Ne pas abuser de la bonté divine et de la bonté humaine pour ne pas payer plus durement que la première fois sa double ou multiple faute. Dieu pardonne, parce qu'il est la Bonté même. Mais, bien que j'aie demandé à l'homme de pardonner à son frère soixante-dix fois sept fois, il ne sait pas le faire deux fois.

Je ne lui ai pas donné la paix ni la bénédiction parce qu'elle n'avait pas en elle ce complet détachement de son péché qui est requis pour être pardonné. Dans sa chair, et malheureusement dans son cœur, elle n'avait pas la nausée du péché. Marie de Magdala, après avoir goûté la saveur de mon Verbe, avait eu le dégoût du péché et elle était venue à moi avec la volonté totale d'être une autre. Mais cette femme flottait encore entre les voix de la chair et celles de l'esprit. Et, dans le trouble du moment, elle n'avait pas encore pu mettre la cognée à la souche de la chair et l'abattre pour repartir mutilée du poids de son avidité vers le Royaume de Dieu, amputée de ce qui était pour elle la ruine, mais pourvue de ce qui est le salut.

Tu veux savoir si, par la suite, elle s'est sauvée ? Ce n'est pas pour tous que j'ai été Sauveur. Pour tous, j'ai voulu l'être, mais je ne l'ai pas été, car tous n'ont pas eu la volonté d'être sauvés. Et cela a été une des flèches les plus pénétrantes de mon agonie à Gethsémani.

Quant à toi, Maria de Marie, va en paix et désire éviter tout péché, même les bagatelles. Sous le manteau de Marie, il n'y a que pureté. Sache t'en souvenir. »

EMV 548 – Les larmes de Jésus au tombeau de Lazare

Jean 11, 3-54

À son arrivée, Jésus trouva Lazare au tombeau depuis quatre jours déjà. Comme Béthanie était tout près de Jérusalem – à une distance de quinze stades (c'est-à-dire une demi-heure de marche environ) –, beaucoup de Juifs étaient venus reconforter Marthe et Marie au sujet de leur frère. Lorsque Marthe apprit l'arrivée de Jésus, elle partit à sa rencontre, tandis que Marie restait assise à la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je le sais, tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. » Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. » Marthe reprit : « Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui dit : « Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Elle répondit : « Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui viens dans le monde. »

Ayant dit cela, elle partit appeler sa sœur Marie, et lui dit tout bas : « Le Maître est là, il t'appelle. » Marie, dès qu'elle l'entendit, se leva rapidement et alla rejoindre Jésus. Il n'était pas encore entré dans le village, mais il se trouvait toujours à l'endroit où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient à la maison avec Marie et la reconfortaient, la voyant se lever et sortir si vite, la suivirent ; ils pensaient qu'elle allait au tombeau pour y pleurer. Marie arriva à l'endroit où se trouvait Jésus. Dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quand il vit qu'elle pleurait, et que les Juifs venus avec elle pleuraient aussi, Jésus, en son esprit, fut saisi d'émotion, il fut bouleversé, et il demanda : « Où l'avez-vous déposé ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, viens, et vois. » Alors Jésus se mit à pleurer. Les Juifs disaient : « Voyez comme il l'aimait ! » Mais certains d'entre eux dirent : « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir ? »

Jésus, repris par l'émotion, arriva au tombeau. C'était une grotte fermée par une pierre. Jésus dit : « Enlevez la pierre. » Marthe, la sœur du défunt, lui dit : « Seigneur, il sent déjà ; c'est le quatrième jour qu'il est là. » Alors Jésus dit à Marthe : « Ne te l'ai-je pas dit ? Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu. » On enleva donc la pierre. Alors Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je le savais bien, moi, que tu m'exauces toujours ; mais je le dis à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé. » Après cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! » Et le mort sortit, les pieds et les mains liés par des bandelettes, le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le, et laissez-le aller. »

Beaucoup de Juifs, qui étaient venus auprès de Marie et avaient donc vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns allèrent trouver les pharisiens pour leur raconter ce qu'il avait fait.

EMV 548

« Viens. 548.7 Allons vers Lazare. Où l'avez-vous mis ? »

Jésus n'interroge pas Marie et Marthe, que leurs sanglots étouffent, mais il s'adresse à tous les autres, surtout à ceux qui, sortis avec Marie de la maison, semblent les plus troublés. Ce sont peut-être des parents plus âgés, je ne sais pas. Et

ceux-ci répondent à Jésus, visiblement affligé : « Viens et vois. » Ils prennent la direction du tombeau, à l'extrémité du verger, là où le sol a des ondulations et des veines de roche calcaire qui affleurent à la surface du sol.

Marthe, à côté de Jésus qui a forcé Marie à se lever et qui la conduit — car elle est aveuglée par ses larmes —, lui montre de la main l'endroit où se trouve Lazare et, quand ils s'en approchent, elle dit :

« C'est ici, Maître, que ton ami est enseveli. »

Et elle indique la pierre posée obliquement à l'entrée du tombeau.

Pour s'y rendre, Jésus, suivi de la foule, a dû passer devant Gamaliel. Mais ils ne se sont toujours pas salués. Gamaliel s'est ensuite uni aux autres, en s'arrêtant comme tous les pharisiens les plus rigides à quelques mètres du tombeau, alors que Jésus s'avance tout près avec les sœurs, Maximin et ceux qui sont peut-être des parents. Jésus contemple l'énorme pierre qui sert de porte et forme un lourd obstacle entre lui et son ami défunt, et il pleure. Les sœurs redoublent de larmes, imitées par les intimes et les familiers.

548.8 « Enlevez cette pierre » s'écrie soudain Jésus, après s'être essuyé les yeux.

Tous ont un geste d'étonnement et un murmure court dans l'assistance, grossie de quelques habitants de Béthanie qui sont entrés dans le jardin et se sont placés derrière les hôtes. Je vois certains pharisiens se toucher le front en secouant la tête comme pour laisser entendre : « Il est fou ! »

Personne n'exécute l'ordre. Même chez les plus fidèles, on hésite, on répugne à l'obéir.

Jésus réitère plus fort son ordre, effrayant encore davantage les gens. Pris par deux sentiments opposés et après avoir pensé à fuir, ils s'approchent soudain pour voir, défiant la puanteur toute proche du tombeau que Jésus veut faire ouvrir.

« Maître, ce n'est pas possible » intervient Marthe en s'efforçant de retenir ses pleurs pour parler : « Voilà déjà quatre jours qu'il est là-dessous. Et tu sais de quelle maladie il est mort ! Seul notre amour pouvait le soigner... Maintenant, l'odeur est certainement encore plus forte malgré les onguents... Que veux-tu voir ? Sa pourriture ?... On ne peut pas... même à cause de l'impureté de la corruption et...

– Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? Enlevez cette pierre, je le veux ! »

C'est un cri de volonté divine...

Dictée de Jésus – La raison des larmes du Christ

548.27 J'ai pleuré devant la tombe de Lazare, et on a attribué bien des qualificatifs à ces larmes. Pourtant sachez que les grâces s'obtiennent par la douleur mêlée à une foi assurée dans l'Éternel. J'ai pleuré, moins à cause de la perte de mon ami et de l'affliction de ses sœurs, que parce que, comme un fond qui se soulève, trois idées ont affleuré à cette heure, plus vives que jamais, trois idées qui, comme trois clous, m'avaient toujours enfoncé leur pointe dans le cœur.

La constatation de la ruine que Satan avait apportée à l'homme en le poussant au mal. Ruine dont la condamnation humaine était la souffrance et la mort : la mort physique, emblème et image vivante de la mort spirituelle, à laquelle la faute conduit l'âme en la plongeant — elle, qui est une reine destinée à vivre dans le royaume de la Lumière — dans les ténèbres infernales.

La conviction que même ce miracle, qui advient pour ainsi dire comme le corollaire sublime de trois années d'évangélisation, n'allait pas convaincre le monde judaïque de la vérité que je lui avais apportée, et qu'aucun miracle n'allait faire, du monde à venir, un converti au Christ. Oh ! quelle douleur d'être près de mourir pour un si petit nombre !

La vision mentale de ma morte prochaine. J'étais Dieu, mais j'étais homme aussi. Et pour être Rédempteur, je devais sentir le poids de l'expiation, donc aussi l'horreur de la mort, et d'une telle mort. J'étais un homme vivant, en bonne santé, qui se disait : « Bientôt, je serai mort, je serai dans un tombeau comme Lazare. Bientôt, l'agonie la plus atroce sera ma compagne. Il me faut mourir. » La bonté de Dieu vous épargne la connaissance de l'avenir, mais à moi, elle n'a pas été épargnée.

Ah ! croyez-le bien, vous qui vous plaignez de votre sort : aucun n'a été plus triste que le mien, car j'ai eu la constante prescience de tout ce qui devait m'arriver, jointe à la pauvreté, aux privations, aux acrimonies qui m'ont accompagné de ma naissance à ma mort. Ne vous plaignez donc pas, et espérez en moi. Je vous donne ma paix. »

**EMV 576 – Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille
qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux – Matthieu 19, 13-30**

Matthieu 19,13-30

Et voici que quelqu'un s'approcha de Jésus et lui dit : « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? » Jésus lui dit : « Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est bon ? Celui qui est bon, c'est Dieu, et lui seul ! Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. » Il lui dit : « Lesquels ? » Jésus reprit : « Tu ne commettras pas de meurtre. Tu ne commettras pas d'adultère. Tu ne commettras pas de vol. Tu ne porteras pas de faux témoignage. Honore ton père et ta mère. Et aussi : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Le jeune homme lui dit : « Tout cela, je l'ai observé : que me manque-t-il encore ? » Jésus lui répondit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis

viens, suis-moi. » À ces mots, le jeune homme s'en alla tout triste, car il avait de grands biens.

Et Jésus dit à ses disciples : « Amen, je vous le dis : un riche entrera difficilement dans le royaume des Cieux. Je vous le répète : il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux. » Entendant ces paroles, les disciples furent profondément déconcertés, et ils disaient : « Qui donc peut être sauvé ? » Jésus posa sur eux son regard et dit : « Pour les hommes, c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible. »

Alors Pierre prit la parole et dit à Jésus : « Voici que nous avons tout quitté pour te suivre : quelle sera donc notre part ? » Jésus leur déclara : « Amen, je vous le dis : lors du renouvellement du monde, lorsque le Fils de l'homme siégera sur son trône de gloire, vous qui m'avez suivi, vous siégerez vous aussi sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Et celui qui aura quitté, à cause de mon nom, des maisons, des frères, des sœurs, un père, une mère, des enfants, ou une terre, recevra le centuple, et il aura en héritage la vie éternelle. Beaucoup de premiers seront derniers, beaucoup de derniers seront premiers.

Marc 10,13-31

Jésus se mettait en route quand un homme accourut et, tombant à ses genoux, lui demanda : « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » Jésus lui dit : « Pourquoi dire que je suis bon ? Personne n'est bon, sinon Dieu seul. Tu connais les commandements : Ne commets pas de meurtre, ne commets pas d'adultère, ne commets pas de vol, ne porte pas de faux témoignage, ne fais de tort à personne, honore ton père et ta mère. » L'homme répondit : « Maître, tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse. » Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima. Il lui dit : « Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres ; alors tu auras un trésor au ciel. Puis viens, suis-moi. » Mais lui, à ces mots, devint sombre et s'en alla tout triste, car il avait de grands biens.

Alors Jésus regarda autour de lui et dit à ses disciples : « Comme il sera difficile à ceux qui possèdent des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Les disciples étaient stupéfaits de ces paroles. Jésus reprenant la parole leur dit : « Mes enfants, comme il est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

De plus en plus déconcertés, les disciples se demandaient entre eux : « Mais alors, qui peut être sauvé ? » Jésus les regarde et dit : « Pour les hommes, c'est impossible, mais pas pour Dieu ; car tout est possible à Dieu. » Pierre se mit à dire à Jésus : « Voici que nous avons tout quitté pour te suivre. » Jésus déclara : « Amen, je vous le dis : nul n'aura quitté, à cause de moi et de l'Évangile, une maison, des frères, des sœurs, une mère, un père, des enfants ou une terre sans qu'il reçoive, en ce temps déjà, le centuple : maisons, frères, sœurs, mères, enfants et terres, avec des persécutions, et, dans le monde à venir, la vie éternelle. Beaucoup de premiers seront derniers, et les derniers seront les premiers. »

Luc 18,15-30

Un notable lui demanda : « Bon maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » Jésus lui dit : « Pourquoi dire que je suis bon ? Personne n'est bon, sinon Dieu seul. Tu connais les commandements : Ne commets pas d'adultère, ne commets pas de meurtre, ne commets pas de vol, ne porte pas de faux témoignage, honore ton père et ta mère. » L'homme répondit : « Tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse. » À ces mots Jésus lui dit : « Une seule chose te fait encore défaut : vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi. » Mais entendant ces paroles, l'homme devint profondément triste, car il était très riche.

Le voyant devenu si triste, Jésus dit : « Comme il est difficile à ceux qui possèdent des richesses de pénétrer dans le royaume de Dieu ! Car il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » Ceux qui l'entendaient lui demandèrent : « Mais alors, qui peut être sauvé ? » Jésus répondit : « Ce qui est impossible pour les hommes est possible pour Dieu. »

Alors Pierre lui dit : « Voici que nous-mêmes, après avoir quitté ce qui nous appartenait, nous t'avons suivi. » Jésus déclara : « Amen, je vous le dis : nul n'aura quitté, à cause du royaume de Dieu, une maison, une femme, des frères, des parents, des enfants, sans qu'il reçoive bien davantage en ce temps-ci et, dans le monde à venir, la vie éternelle. »

EMV 576

576.6 Il s'y trouve depuis peu quand une caravane passe. C'est une riche caravane, qui certainement vient de loin. Les femmes sont montées sur des chameaux, enfermées dans des palanquins qui oscillent, attachés sur les échines bossues. Les hommes sont montés sur des chevaux fougueux ou d'autres chameaux. Un jeune homme s'en détache, fait agenouiller son chameau et glisse en bas de la selle pour aller vers Jésus. Un serviteur accourt pour tenir l'animal par la bride.

Le jeune homme se prosterne devant Jésus et lui dit après une profonde salutation :

« Je suis Philippe de Canata, fils de vrais israélites et resté tel. Je suis disciple de Gamaliel depuis que la mort de mon père m'a mis à la tête de son commerce. Je t'ai entendu plus d'une fois. Je connais tes actes, j'aspire à mener une vie meilleure pour obtenir cette vie éternelle dont tu assures la possession à celui qui crée ton Royaume en lui-même. Dis-moi donc, bon Maître : que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ?

- Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon.
- Tu es le Fils de Dieu, bon comme ton Père. Ah ! dis-moi, que dois-je faire ?
- Pour entrer dans la vie éternelle, observe les commandements.

– Lesquels, mon Seigneur ? Les anciens ou les tiens ?

– Les miens se trouvent déjà dans les anciens. Ils ne les modifient pas. Il s'agit toujours d'adorer d'un amour sincère l'unique vrai Dieu et de respecter les lois du culte, de ne pas tuer, de ne pas voler, de ne pas commettre d'adultère, de ne pas porter de faux témoignage, d'honorer son père et sa mère, de ne pas nuire à son prochain, mais au contraire de l'aimer comme soi-même. En agissant ainsi, tu obtiendras la vie éternelle.

– Maître, j'ai observé tout cela depuis mon enfance. »

Jésus le regarde avec amour et, doucement, il lui demande :

« Et cela ne te paraît pas suffisant ?

– Non, Maître. Il est tellement grand, le Royaume de Dieu en nous et dans l'autre vie ! Dieu se donne à nous, or ce don est infini. Je sens qu'il nous est demandé bien peu, par rapport au Tout, à l'Infini parfait qui se donne. Je pense qu'on doit l'obtenir par de plus grands mérites que ce qui est requis pour lui être agréable et ne pas être damné.

– Tu as raison. Pour être parfait, il te manque encore quelque chose. Si tu désires être parfait comme le veut notre Père des Cieux, va, vends ce que tu as et offre-le aux pauvres, et tu auras dans le Ciel un trésor qui te fera aimer du Père, lui qui a donné son Trésor pour les pauvres de la terre. Puis viens, et suis-moi. »

Le jeune homme s'attriste et devient songeur, puis il se relève en disant :

« Je me souviendrai de ton conseil... »

Et il s'éloigne, tout affligé.

576.7 Judas murmure avec un petit sourire ironique :

« Je ne suis pas le seul à aimer l'argent ! »

Jésus se retourne et l'observe... Puis il regarde les onze autres visages autour de lui, et soupire :

« Comme il est difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux ! La porte en est étroite, son chemin est escarpé, et ceux qui sont chargés du poids volumineux des richesses ne peuvent le parcourir pour y pénétrer ! Pour entrer là-haut, il ne faut que des trésors de vertus, immatériels, et il faut savoir se séparer de tout attachement aux biens de ce monde et aux vanités. »

Jésus est très triste...

Les apôtres se regardent les uns les autres du coin de l'œil...

Jésus reprend, en regardant la caravane du jeune homme riche s'éloigner :

« En vérité, je vous dis qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou de l'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu.

– Dans ce cas, qui pourra jamais être sauvé ? La misère rend souvent pécheur à cause de l'envie, du peu de respect pour ce qui appartient à autrui et de la défiance envers la Providence... La richesse est un obstacle à la perfection... Alors ? Qui pourra être sauvé ? »

Jésus les regarde et leur dit :

« Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu, car il peut tout. Il suffit que l'homme aide son Seigneur par sa bonne volonté. Et c'est faire preuve de bonne volonté que d'accepter le conseil reçu et de s'efforcer d'arriver à se libérer des richesses. A se libérer de tout pour suivre Dieu. Car voici ce qu'est la vraie liberté de l'homme : suivre les paroles que Dieu lui murmure au cœur et ses commandements, n'être esclave ni de soi-même, ni du monde, ni du respect humain, et donc pas esclave de Satan. Se servir du splendide libre-arbitre que Dieu a donné à l'homme pour désirer librement et uniquement le bien et obtenir ainsi la vie éternelle, toute lumineuse, libre, bienheureuse. Il ne faut pas même être esclave de sa propre vie si, pour la servir, on doit résister à Dieu. Je vous l'ai dit : " Celui qui perdra sa vie parce qu'il m'aime et veut servir Dieu, la sauvera pour l'éternité. »

576.8 – Voilà ! Pour te suivre, nous avons tout quitté, même ce qui est le plus licite. Que nous arrivera-t-il donc ? Entrerons-nous dans ton Royaume ? demande Pierre.

– En vérité, en vérité, je vous dis que ceux qui m'auront suivi de cette façon, et qui me suivront — car, tant que l'on est sur la terre et que l'on a devant soi des jours où on peut réparer le mal commis, il est toujours temps de réparer sa paresse et les fautes perpétrées jusqu'ici — ceux qui me suivront seront avec moi dans mon Royaume. En vérité, je vous dis que, vous qui m'avez suivi dans la régénération, vous siégerez sur des trônes pour juger les tribus de la terre avec le Fils de l'homme, assis sur le trône de sa gloire. En vérité, je vous dis encore que personne n'aura, par amour de mon nom, quitté maison, champs, père, mère, frères, sœurs, époux et enfants pour répandre la Bonne Nouvelle et me continuer, sans recevoir le centuple en ce temps et la vie éternelle dans le siècle à venir.

– Mais si nous perdons tout, comment pourrons-nous multiplier nos biens par cent ? demande Judas.

– Je le répète : ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Et Dieu donnera le centuple de joie spirituelle à ceux qui, d'hommes du monde, auront su se

rendre fils de Dieu, c'est-à-dire hommes spirituels. Ils jouiront de la vraie joie, ici et au-delà de la terre. J'ajoute que ce ne sera pas le cas de tous ceux qui semblent être les premiers et qui devraient l'être, ayant reçu plus que les autres. De même, ne seront pas derniers tous ceux qui semblent l'être, quand encore ils ne sont pas considérés comme moins que derniers, n'étant pas en apparence mes disciples et n'appartenant même pas au Peuple élu. En vérité, beaucoup de premiers deviendront derniers et beaucoup de derniers, de tout à fait derniers, deviendront premiers... 576.9 Mais voilà Doco. Partez tous en avant, sauf Judas et Simon le Zélote. Allez m'annoncer à ceux qui peuvent avoir besoin de moi. »

Et Jésus, avec les deux apôtres qu'il a retenus, attend de se joindre aux trois Marie qui le suivent à quelques mètres de distance.